



[www.comptoirlitteraire.com](http://www.comptoirlitteraire.com)

André Durand présente

## **“*La divine comédie*”** **“*La divina comedia*”**

**(1307-1321)**

**poème de DANTE**

pour lequel on trouve ici l'examen de :

l'intérêt psychologique (page 2)

la foule des damnés, des âmes du purgatoire et  
des élus (page 2)

Dante laissé à lui-même (page 2)

Dante et Virgile (page 3)

Dante et Béatrice (page 4)

l'accomplissement (page 6)

l'intérêt philosophique (page 7)

le sens politique (page 8)

le sens moral (page 12)

le sens mystique (page 15)

la destinée de l'œuvre (page 23)

**Bonne lecture !**

## Intérêt psychologique

Jamais œuvre ne fut si hautaine et ne tendit autant au général que *“La divine comédie”*. Pourtant, l'odyssée qu'elle conte est celle du poète lui-même. Et jamais poète ne mit autant de lui-même, de son esprit, de son cœur, de son âme, de ses passions et de son temps, dans une œuvre. C'est au point qu'on ne peut entreprendre la lecture sans rien savoir de Dante, de ses idées ni de son dessein. Pourtant, il ne parle pas de lui avec l'intérêt d'un mémorialiste : bien que tout le poème soit écrit à la première personne, il ne livre nulle part le nom de sa famille, de son père, de sa mère, de ses enfants. Tout ce qu'on peut apprendre de sa lignée est repoussé dans un temps lointain, quasiment mythique, celui de son trisaïeul, Cacciaguida. La vanité de l'autobiographie lui reste étrangère. Il ne fait compter son personnage que pour ce qu'il offre d'exemplaire dans le sens de l'erreur ou de la vérité, de la faiblesse ou de la force, du péché ou du salut de tous. Les traits conférés à sa personne sont ceux qui la rendent hautement représentative de l'humanité entière en quête de bonheur terrestre (car une des fins assignées à l'être humain, lit-on dans *“Il convivio”*, est d'être heureux dès cette vie) et de salut dans l'autre monde.

Dans ce poème éminemment lyrique où Dante s'exprime à la première personne, il est donc véritablement le seul personnage. Mais il reste que, avec une puissance d'évocation incomparable et sans jamais perdre de vue son dessein, il disposa et organisa, dans une harmonie d'éléments opposés, une grande variété d'êtres.

### La foule des damnés, des âmes du purgatoire et des élus

Dante les a suscités en conférant à chacun une valeur à ce point distincte qu'une voix demeure toujours identique à elle-même, par delà la diversité et la variété de ses attitudes et des situations qu'elle connaît. Il individualisa ses personnages pour en faire des expressions autonomes de caractères. Ainsi :

- Francesca da Rimini déplore sa passion amoureuse effrénée.
- Pia est la femme amoureuse qui n'a, avec une éloquence tendre et pieuse, que des mots de douceur et de pardon pour un cruel mari.
- Piccarda Donati se caractérise par la douceur suave et la force d'âme avec laquelle elle fournit à Dante des éclaircissements sur la nature et les divers degrés de la béatitude.
- Manfred et Bonconte déploient une éloquence chaude et fervente.
- Chez Forese, l'éloquence est sereine et confiante.
- Rinieri da Calboli et Guido del Duca ont des paroles inquiètes et dédaigneuses.
- Marc le Lombard ou Ugolino Visconti tiennent un langage persuasif et ému.
- Le langage suave et nostalgique de Stace est empreint d'une tendresse joyeuse.
- Chez Guinizelli, le langage est empreint d'admiration et de vénération.
- Cacciaguida montre fermeté et sûreté.
- Justinien affirme le zèle divin et la bonté généreuse.
- Folquet de Marseille illustre la tempérance.
- Saint Thomas manifeste la sagesse suprême et la simplicité pure.
- Chez saint Bonaventure s'unissent la contemplation et l'action.

### Dante laissé à lui-même

Il est d'abord perdu « *au milieu du chemin de la vie* » (*“Enfer”*, I). Dans son *“Convivio”*, il avait considéré que le point optimum de la vie humaine est la trente-cinquième année, qui marque la moitié d'un âge humain normal, tel qu'il est évalué au *“Psaume LXXXIX”*. Or, né en 1265, il atteignit sa trente-cinquième année en 1300, qui est l'année où il fait son voyage.

Entraîné par le tourbillon de ses passions politiques et partisans, victime de l'injustice et des désordres de la société, il s'était égaré dans cette « *forêt sombre* » (*“Enfer”*, I) qui, au sens allégorique, est, comme il l'appela en son *“Convivio”*, la « *forêt d'erreurs de cette vie* », la forêt obscure du péché, « *la vie pécheresse* » (*“Purgatoire”*), où chaque être humain, enfermé dans son

individualité, n'est plus qu'une nature en friche dont l'existence est semblable à celle des animaux, des plantes et des pierres. Les commentateurs anciens entendaient encore par cette « *forêt sombre* » l'état naturel de vice et d'ignorance de l'humanité.

Il indique qu'il était « *plein de sommeil* » ("Enfer", I), c'est-à-dire du sommeil de l'âme, symbole de l'état de péché, selon l'Écriture.

Il se réveille de sa torpeur pour constater qu'il se trouve « *au pied d'une montagne* » ("Enfer", I) qui est, symboliquement, la vie intégralement vertueuse et, partant, bienheureuse. Cette « *montagne lumineuse* » est toute baignée du soleil levant qui est, au figuré, Dieu ou la grâce divine qui illumine et assiste tout être humain qui veut marcher droit.

Voulant entreprendre, par les seuls moyens humains, d'arriver à la vertu et à la béatitude, il s'élance aussitôt pour en faire l'ascension. Mais trois bêtes féroces (un guépard, un lion, une louve) l'empêchent de la gravir. Ce sont trois passions, des désirs immodérés de l'être humain se prenant pour le centre de l'univers qui se sont déchaînés dans son cœur : l'envie des biens d'autrui (que symbolise le guépard), l'orgueil, son ancien orgueil héréditaire (que symbolise le lion), et la cupidité ou avarice (que symbolise la louve).

Il est alors en proie au désespoir, mais est sauvé du péril par l'intercession de la bienheureuse Béatrice. En effet, après une longue période de silence, il perçoit la voix de Virgile qui s'offre à le tirer du mauvais pas où il s'est engagé. Devant les hésitations et le découragement de Dante, il lui explique sa mission : il représente la raison et est envoyé par Béatrice, la jeune fille qu'il aime. Il en est réconforté, d'autant plus que veillent aussi sur lui la Vierge Marie et sainte Lucie, sa patronne préférée. Virgile raconte que Béatrice, descendant de son trône de gloire, s'est présentée toute rayonnante de lumière mais les yeux pleins de larmes, devant lui, et l'a prié de porter secours à Dante, prière qu'il exauça de suite. Dante, par amour de cette beauté dont le souvenir demeure encore vivant dans son cœur, accepte de devenir le disciple de Virgile et de le suivre.

Il va accomplir un pèlerinage salvateur dans l'autre monde, sous la conduite de Virgile d'abord ("Enfer" et "Purgatoire"), puis de Béatrice elle-même ("Paradis").

### Dante et Virgile

Virgile, le poète qui avait exalté les idéaux de paix et de justice et en avait vu la réalisation dans la politique d'Auguste, réconforte Dante en lui assurant que l'Italie plongée dans les discordes civiles connaîtra un suprême organisateur (le « *vautre* ») qui, doué de « *sagesse, d'amour et de vertu* », apportera de nouveau aux humains la justice et la paix. Il lui propose de le guider vers « *l'empereur qui règne tout là-haut* ». qui, doué de « *sagesse, d'amour et de vertu* », apportera de nouveau aux humains la justice et la paix. Il s'offre, « *pour qu'il ait la pleine connaissance* » ("Enfer", XXVIII), de lui servir de guide. Il va le mener au fond de l'enfer, puis gravir avec lui la montagne du purgatoire.

Le couple de Dante et Virgile est celui de l'ancien et du contemporain, du maître (qui parfois réprimande avec vigueur ["Enfer", XXX] et de l'élève qui lui doit son « *beau style* », du représentant de la raison naturelle et du tenant des passions néfastes.

Le voyage est une expérience concrète en relation étroite avec les événements historiques qui l'ont suscitée et par laquelle le poète devra conquérir sa vérité et sa lumière individuelles, s'enrichir de l'expérience d'autrui, de tous ces personnages « *exemplaires* » qu'il rencontre le long de son chemin. Son passage en enfer a été voulu et secondé par Dieu, parce qu'il lui était nécessaire et salutaire : pour avoir plongé dans les ténèbres de la douleur et de la souffrance, il pourra, dans la sphère de la vie pratique, mettre en oeuvre les dons qui lui furent donnés et agir en harmonie avec lui-même. Il a besoin, pour se résoudre au salut, de connaître les supplices des damnés. La nécessité de faire face au mal est indiquée par ces paroles de Béatrice : « *Si bas il chut que déjà tout remède / À le sauver paraissait impuissant, / Si je ne lui montrais les races condamnées. // C'est pourquoi j'en vins jusqu'au seuil des vrais morts / Pour y porter ma prière et mes larmes / À cette ombre qui l'a guidé jusqu'ici.* » ("Purgatoire", XXX). Il découvre, surtout en allant au-devant des maudits, les secrets de l'âme dans leur immédiate vérité.

Mais ces personnes, qui se firent connaître par leurs paroles, par leurs actions ou par leurs œuvres, incarnent chacune un des aspects ou une des limites de sa nature profonde. Devant eux, il s'émeut,

parle, s'écoute, discute, s'attendrit, s'apitoie, hurle et se met en colère, s'apaise et raisonne, se tourmente et s'exalte. Il nous montre en accomplissant sa descente aux enfers qu'au fur et à mesure que nous nous enfonçons dans l'obscurité de la matière, disparaît notre liberté innée. Sous l'influence d'une passion, l'harmonie bien équilibrée de la personne humaine, dans son unité indissoluble de corps et d'âme, se déforme, se fêle et finit par se briser, pour devenir une pluralité multiforme de tendances contradictoires en lutte les unes contre les autres.

Au chant IX de l'"*Enfer*", les deux poètes se heurtent aux murs de la ville infernale. Et Dante écrit : « *Sondez l'enseignement qui se dérobe ici* ». Le conseil est excellent mais difficile à suivre. Depuis six siècles, des commentateurs se sont efforcés en vain d'en découvrir le sens mystique, croyant comprendre que la raison humaine (que personnifie Virgile) est impuissante à renverser l'obstacle qui se dresse devant le pèlerin de l'autre monde. S'il ne lui vient pas un secours surnaturel, il va devoir renoncer à la voie du salut, et retourner au péché. Dans les cercles supérieurs de l'enfer, il a vu les pécheurs par passion et incontinence, c'est-à-dire les moins coupables. Pour que sa conversion soit complète, il lui reste à faire l'expérience des damnés reclus dans Dité, c'est-à-dire des pécheurs par élection, par méchanceté. S'il ne peut la faire, son salut sera remis en question. Et c'est ce que voudraient les démons et les Érinyes. Dès lors, un secours surnaturel lui est indispensable, qui ne peut lui être donné que par un messenger du ciel grâce auquel Virgile et Dante pourront donc continuer leur exploration de l'enfer.

La découverte des péchés se poursuit au purgatoire où l'ange, qui leur ouvre l'huis, grave sept P sur le front du poète, P étant l'initiale du mot « péché », pour les sept péchés capitaux. À la sortie de chacune des sept corniches, l'ange qui permet l'accès du gradin supérieur efface le P correspondant au péché qu'on y voit expier. ("*Purgatoire*", IX). Son grand péché ayant été celui de la chair si la peine des six premiers péchés capitaux lui est épargnée, pour le septième, il lui faut se soumettre et passer, en son corps de chair, à travers le mur de flammes qui éteint la luxure ("*Purgatoire*", XXVII). Ainsi, au cours de son ascension de la montagne du purgatoire où il s'oriente d'une façon durable vers le véritable bien, s'effectue la conquête progressive de sa personnalité, dont les dons et les possibilités sont cachés au sein de l'individualité charnelle.

Dante et Virgile parviennent au paradis terrestre où l'ancien, qui représente ce qui nous pousse à la recherche d'un paradis de bonheur qu'il faudrait, dès ici-bas, conquérir, qui représente la raison humaine, se retire car il ouvre « *une voie qui s'éloigne de la voie divine autant que la terre est distante du ciel le plus haut qui se meut le plus rapidement* ».

Il sera remplacé par Béatrice.

### Dante et Béatrice

En effet, au paradis terrestre, se déroule une procession mystique conduisant un char ("*Purgatoire*", XXIX) et, au chant suivant, à son arrêt, dans un nuage de fleurs, Béatrice, voilée de blanc, ceinte d'une branche d'olivier, portant un manteau vert et une robe flamboyante, vient s'y poser, faisant une glorieuse apparition devant le poète qui la reconnaît et est en proie à une émotion intense.

Se rappelant les années heureuses de sa jeunesse, mais enrichi d'une expérience nouvelle, il se reprend d'amour pour la beauté spirituelle de celle qu'il avait rencontrée à neuf ans, la petite Bice Portinari, et qu'il avait retrouvée à dix-huit, devenue une éclatante jeune fille qui fut son premier amour. La seule présence devinée de sa « dame » le faisait alors trembler de vertige. Et il avait trouvé en elle, à l'origine, les raisons de son œuvre : au cours de l'heureuse période de la « *vita nuova* », elle lui avait inspiré des sonnets, expression d'un amour devenu mystique. Il avait alors exalté en sa personne la splendeur de l'être spirituel, l'aimant à l'image du bien suprême. Elle était déjà, pour lui, « *la femme du salut* ».

Il lui avait été fidèle jusqu'à sa mort, qui s'était produite en 1290, quand elle avait à peine vingt-quatre ans, qu'elle était « *au seuil du second âge* » ("*Purgatoire*", XXX) ou jeunesse (qui ne commençait qu'à vingt-cinq ans), même s'il ne l'avait vue depuis dix ans. Mais, une fois que « *la dame bienheureuse et belle* » eut disparu, qu'elle fut « *montée de la chair à l'esprit* », il l'oublia quelque peu, la trahit même dans d'autres amours.

La scène centrale du poème, au chant XXX du *"Purgatoire"* est cette scène émouvante et sublime, la plus belle du poème où, au seuil du paradis terrestre, Dante se voit accueilli, jugé et enfin pardonné par Béatrice qui est désormais béatifiée, qui est la médiatrice envoyée par la Vierge Marie pour le faire monter du paradis terrestre au paradis céleste. Ses vêtements représentent les trois vertus théologiques : elle porte un voile blanc et une robe rouge, comme elle en portait en sa vie [*"Vita nuova"*, II et III], mais aussi un « *manteau de sinople* » [*"Purgatoire"*, XXX], c'est-à-dire vert ; or le blanc symbolise la foi, le vert l'espérance, le rouge la charité).

Pourtant, elle est aussi et encore la « *dame* » du poète. Et c'est en femme offensée par l'oubli des grâces dont elle avait comblé son « *servant* », en femme consciente et heureuse de son pouvoir qu'elle apostrophe Dante, qu'elle lui fait, pour ses infidélités et ses fautes, les reproches poignants de la jalousie la plus pudique, mais la plus cuisante et la plus coquette qui soit, prenant les anges à témoin. Elle peut en effet l'accuser de s'être « *donné à d'autres* » (*"Purgatoire"*, XXX) : à la « *dame gentille* » de *"La vita nuova"*, d'abord, qui fut sa consolatrice ; puis à la Lisette, dont la lascivité lui fut une si grande tentation ; puis à cette petite Pietra, qui lui tint si fort à la chair ; à sa femme, peut-être, enfin, du moins un temps. Il se défend : « *Il ne me souvient pas / Que je me sois jamais dépris de vous* » (*"Purgatoire"*, XXXIII). Dans sa coquetterie de femme, elle lui répond, de la même façon, par des paroles volontairement ambiguës : « *Peut-être un soin plus grave, / Qui maintes fois fait perdre la mémoire, / A-t-il troublé les yeux de son esprit.* » (*"Purgatoire"*, XXXIII).

Elle le contraint à avouer ses fautes, et Dante fait de douloureux aveux, regrette sincèrement le temps gaspillé, au point qu'il s'évanouit. Mathilde le plonge dans le Léthé, le fleuve de l'oubli, dont il sort ressuscité par la grâce, pour entrer dans la cité de Dieu. Les quatre vertus cardinales lui permettent, avec l'aide des trois vertus théologiques, d'obtenir le pardon de Béatrice et de contempler un deuxième aspect de sa beauté, la beauté de l'être spirituel en état de grâce et par conséquent « *resplendissant* » d'une vivante et éternelle lumière. (*"Purgatoire"*, XXXI).

Les errements qu'il connut n'ont rien effacé des promesses d'une vie nouvelle qu'elle lui a faites. En lui s'est conservée la possibilité d'une existence divine, et celle-ci sera réalisée. Dans un élan d'amour à la fois spirituel et humain, lui montrant son sourire, elle l'absout et lui pardonne. Puis elle entreprend de le maintenir dans la bonne voie en tirant de l'apocalypse de l'Église un enseignement moral et social tout en jouant sur les mots, en se plaisant, dans son apologétique spirituelle, aux expressions ambiguës qu'elle compte bien que Dante entendra d'abord dans un sens favorable à son amour, cet amour si pur, si chaste, qui est pour lui dorénavant le véritable, l'unique amour, seul capable de lui assurer salut et rédemption. Car l'amour humain est un amour naturel pour Dieu, qui est en même temps et la cause et le but.

Béatrice est pour lui un guide à la fois maternellement amoureux et soucieux de révéler les mystères de Dieu dont elle est le reflet lointain. Grâce à elle, il peut accéder au ciel de Dieu. Représentante de la vérité surnaturelle, elle lui fait constater : « *Tu vois que la raison, / Quand elle en croit les sens, a les ailes bien courtes.* » (*"Paradis"*, II). Au-dessus de la sagesse naturelle, dans le monde surnaturel de la grâce, elle le mène à l'autre sagesse qui est celle des saints, à l'harmonie, à la fusion réelle des vertus dans la sagesse et l'amour de Dieu qui est la conséquence de la vision intellectuelle de lui, qui ne peut que venir après elle : « *L'amour vient après / L'acte intellectuel* » (*"Paradis"*, XXIX).

Ainsi, le couple de Dante et de Béatrice est-il celui de l'homme faible et coupable et de la femme forte et pure. Dans ce voyage de l'âme à travers le temps, en quête d'un bien infini, Dante donna donc sa part à l'amour humain. Et *"La divine comédie"* fut donc aussi un éloge de l'amour courtois : « *Amour, qui prompt en cœur noble s'allume* » - « *Amour à nul aimé ne fait grâce d'aimer* » (*"Enfer"*, V).

Cependant, à partir du chant XXXI du *"Purgatoire"*, dans la seconde partie de son discours, la personnalité allégorique de Béatrice se dégage : ce n'est déjà plus tant une femme offensée qui parle qu'une élue. Quand, après le départ du griffon, éclate l'apocalypse de l'Église, et qu'elle la commente, elle n'est plus la petite Bice Portinari, mais la vérité surnaturelle dispensée par l'Esprit Saint, la révélation, la foi et l'autorité spirituelle de l'Église, sur le char de qui Dante la voit trôner.

Elle lui prodigue des avertissements, lui explique le symbolisme de la procession et du char, des événements auxquels il a assisté, lui fait la mystérieuse prophétie d'« *un Cinq Cent Dix et Cinq* », un

messenger de Dieu grâce auquel l'esprit de charité triomphera dans l'Église et la justice dans la cité terrestre. En compagnie de Stace, Dante boit alors l'eau de l'Eunoé, le fleuve de mémoire, et, ressuscité en esprit, il se retrouve « *purifié et prêt à monter aux étoiles* ». (*"Purgatoire"*, XXXIII).

Il avait été annoncé : « *Par elle tu sauras le chemin de ta vie* » (*"Enfer"*, X) et, en effet, au chant XVII du *"Paradis"*, elle invite Dante à interroger sur l'avenir son aïeul, Cacciaguida. Quand il lui prédit exil et pauvreté, si de cet avenir douloureux et injuste, le poète tire un motif d'orgueil, il y voit aussi l'occasion de s'abandonner avec confiance à la justice infaillible de Dieu pour l'amour duquel il accepte par avance ce destin, se glorifie même des persécutions qu'il devra subir de la part d'hommes injustes dont pourtant il aime l'âme immortelle, capable de se repentir et d'accueillir la grâce.

Au paradis, il peut dire : « *Je vis plus belle encore ma dame* » (*"Paradis"*, VIII), car, à chacun des cieux où ils pénètrent successivement, elle devient chaque fois plus lumineuse et plus riante. Au chant XIV du *"Paradis"*, l'influence béatifique des cieux fait que, plus Dante et Béatrice s'élèvent dans le paradis, plus les yeux de Béatrice brillent, et plus Dante est heureux. Au chant XXIII, il connaît l'extase, accrue encore par l'ineffable beauté de sa « dame ». Dans l'éclat de la révélation divine, elle pousse Dante à croire aux mystères de la foi et à les pénétrer en profondeur par une adhésion toujours plus intime et vitale. Quand ils sont parvenus au ciel de Saturne, elle ne lui sourit plus, parce que sa beauté y acquiert tant d'éclat que les yeux mortels de Dante en seraient brûlés. Au chant XXX, il peut s'exclamer : « *La beauté que je vis non seulement surpasse / Ce que l'homme conçoit, mais je suis assuré / Que, seul, son Créateur parfaitement la goûte.* » La beauté de Béatrice, une fois arrivée dans l'empyrée, atteint sa plus grande splendeur. Dante ne la contempera plus qu'une fois qu'elle aura repris sa place dans la rose candide.

Cette contamination de l'allégorie la plus mystique par les sentiments les plus humains, quelque déconcertante qu'elle puisse être par endroits, n'en est pas moins essentielle à la conception même de *"La divine comédie"*. Sinon, le poème serait une pure abstraction impuissante à émouvoir et insupportable. Cette œuvre d'édification est, dans son principe, une œuvre d'amour : si Dante n'avait pas, et très humainement, aimé Béatrice, nous ne l'aurions pas eue. Il dut aussi à son enseignement (qui est celui d'une âme élue) son style sacré, réalisation de la beauté dans laquelle brille la lumière de la grâce.

### L'accomplissement

Par l'entremise de Béatrice, Dante acquiert ainsi non seulement une pleine compréhension de lui-même et du monde, mais aussi une connaissance expérimentale de Dieu dans la vie intime de qui il peut pénétrer, grâce aux vertus théologiques de la foi, de l'espérance et de la charité, en contemplant les cieux de la grâce divine, les âmes de ceux qui aimèrent en Dieu le modèle éternel et la source de toute personnalité.

Au dernier chant du *"Paradis"*, l'œuvre de Béatrice est achevée, parfaite : comme elle le voulait, Dante sent dès lors que « *déjà commandait aux rouages dociles / De mon désir et de mon vouloir, l'amour // Qui meut et le soleil et les autres étoiles* », derniers mots du poème.

Lui, dont le sort a été dialectiquement opposé, tout au long du voyage, aux destinées des autres, devenu le croyant et le sage, s'est racheté et s'est pacifié. Il a compris que c'est en renonçant au moi limité pour réaliser le moi divin que les élus deviennent enfants de Dieu, qu'il ne peut lui-même atteindre le développement complet de sa personnalité qu'en mourant à lui-même, en participant à la nature même de cet amour céleste. La vie sans cesse accrue de son esprit participe à son perfectionnement spirituel jusqu'au point qu'il en arrive à se connaître dans son expansion totale, dans la pleine lumière et la transparence. Il a compris aussi qu'en allant dans une direction opposée, l'être humain va à l'encontre de la volonté divine, renie en lui-même le but pour lequel Dieu l'a créé et se refuse à la béatitude éternelle, à laquelle il est destiné.

Tel est le chemin parcouru par Dante : de l'individu à la personnalité morale et de celle-ci à l'épanouissement en Dieu. Et cette ascension du poète vers le paradis de sa foi est un chemin de perfection qui le détache de la terre, « *cette petite platebande qui nous rend si féroces* », en vue d'aimer en Dieu tous les êtres humains et d'aimer en eux l'action sainte et libératrice de la charité.

Son expérience offrant une sorte de science des actions et des choses humaines, la vie de Dante acquit la valeur d'un mythe, revêtit une signification universelle, devint le symbole de la vie intime de chaque être humain. Elle enseigne que la personne humaine, maîtresse de ses propres actions, constitue la véritable noblesse de l'être humain ; mais cette noblesse, chacun doit la conquérir pour lui-même, en la mettant en lumière au fur et à mesure que la vie de la raison et de la foi domine la vie sensuelle et passionnelle. S'il en était autrement, l'être humain demeurerait un « individu » en qui la vie serait semblable à celle des animaux, des plantes et des minéraux.

Poème d'intention personnelle, s'il en est, « *La divine comédie* » est donc aussi poème didactique et moral : Dante a voulu que son œuvre servît aux autres d'enseignement et d'exemple. D'enseignement d'abord, et il a indiqué explicitement que c'est dans ce dessein qu'il a fait apparaître des êtres en enfer, au purgatoire ou dans les cieux, ce fut dans un dessein de pur enseignement. Cela a frappé ses contemporains : l'historien Villani vit un poème « où sont traitées en belles rimes de grandes et subtiles questions morales, naturelles et astrologiques, philosophiques et théologiques ». Et cette volonté didactique était chère aux gens du Moyen Âge. Dante n'était pas le premier qui eût une ambition de ce genre : bien des voyants, des poètes et des philosophes s'y étaient essayés avant lui. Mais aucun ne peut passer pour lui avoir servi de guide.

Il voulut aussi que son œuvre serve d'exemple car son dessein premier en enveloppait nécessairement un autre : du même élan qu'il se convertissait, il a voulu la conversion intellectuelle, morale et spirituelle de l'humanité. « *La divine comédie* » est essentiellement une œuvre d'édification. Les troubles, les angoisses, la déchéance que la nature humaine et la méchanceté des humains lui ont fait connaître, il chercha, dans la mesure de ses forces, à les épargner à ceux qui étaient ses frères et ses sœurs dans le péché comme dans la foi. À cette tâche sacrée il se voua avec toute l'ardeur de sa nature passionnée, avec toute la flamme d'une foi désormais assurée, avec toute la puissance de son génie poétique. Mais sans se dissimuler que la régénération spirituelle de chaque âme en particulier postule cette régénération spirituelle réclamait du même coup la remise en ordre de la société civile chargée du bien temporel, c'est-à-dire la restauration dans son intégrité de la monarchie impériale, qu'il jugeait une institution divine au même titre que l'Église elle-même. Proclamer les desseins de Dieu sur les êtres et sur le monde, et révéler à l'humanité ses fins dernières, temporelles et spirituelles, tel était son objet suprême.

---

### Intérêt philosophique

« *La divine comédie* » est une immense métaphore, une allégorie d'une ampleur et d'une richesse prodigieuse, riche d'une quantité extraordinaire et inépuisable de sens différents (« *polisensos, hoc est plurium sensuum* », ainsi que Dante le dit dans son Épître à Can Grande) qui se déroulent constamment sur plusieurs plans. Que de fois n'avertit-il pas son lecteur que son œuvre recèle plusieurs sens et l'invite à sonder par lui-même et les lois de ses classifications et le secret de ses intentions dernières : « *Maintenant, si tu veux un plaisir qui surpasse / Ta peine, ô mon lecteur, reste assis sur ton banc / À songer par toi-même à ce qu'ici j'effleure. / Je t'ai servi : mange à présent tout seul.* » (« *Paradis* », X)

Or c'était une idée familière à Dante que tout écrit comporte quatre sens superposés. « *Il faut que l'on sache, dit-il en son "Convivio" (II, 1), que les écrits peuvent être entendus et doivent être expliqués surtout en quatre sens. L'un s'appelle littéral, et c'est celui qui ne s'étend pas plus loin que la lettre proprement dite ; l'autre s'appelle allégorique, et c'est celui qui se cache sous le manteau des fables... Le troisième sens s'appelle moral, et c'est celui que les lecteurs doivent avec grande attention chercher dans les écrits, pour leur utilité et celle de leurs disciples... Le quatrième sens s'appelle anagogique, c'est-à-dire super-sens : et c'est celui que l'on a lorsqu'on explique au point de vue*

*spirituel un écrit, lequel, et par le sens littéral et par les choses signifiées, représente les choses de la vie éternelle... Et, quand on fait cette démonstration, il faut toujours que le sens littéral soit exposé le premier, comme étant celui dans lequel les autres sont enfermés, et sans lequel il serait impossible et irrationnel d'essayer de comprendre les autres, et surtout l'allégorique. »*

Le sens littéral de *"La divine comédie"* a été déterminé par le résumé et le dégagement de l'intérêt de l'action. Le sens allégorique fait du voyage de Dante le voyage de chaque âme qui, à travers le monde de l'existence, à travers de multiples expériences, tend vers la béatitude surnaturelle, son but ultime, par la grâce de celui qui l'a pétri et qui l'a laissée libre de choisir ses fins particulières dans les limites et dans le cadre du but général. Du sens allégorique découle nécessairement le sens moral, celui qui lui tenait le plus à cœur car il avait conscience que c'était pour lui le plus impérieux des devoirs que de proposer sa propre expérience en exemple à ses congénères. Cette « nourriture de vie », acquise par tant d'études, de travaux, de méditations et de peines, il n'avait pas le droit de la conserver pour lui seul, si dure qu'en fût la doctrine, comme le lui a signifié son trisaïeul, Cacciaguida. Le sens moral de *"La divine comédie"* est donc la possibilité, pour tous les êtres humains aussi bien que pour Dante, de se racheter et d'atteindre le salut, la félicité parfaite et l'intelligence directe du mystère divin, par la méditation des fins dernières et l'observance de la loi divine. Il a été dégagé en montrant l'intérêt psychologique de *"La divine comédie"*. Le sens anagogique enfin procure à l'humanité l'intelligence directe des choses divines ; il l'a appelé, dans *"De monarchia"*, le sens mystique, et a alors indiqué qu'« on peut se tromper de deux façons sur le sens mystique : ou en le cherchant là où il n'est pas, ou en l'entendant autrement qu'il ne doit être entendu. » Mais ces sens peuvent se superposer et s'enchevêtrer sans pourtant coïncider exactement car, au cours des vingt ans qu'il a travaillé à son poème, sa pensée a varié, ses idées ont changé, ses intentions se sont modifiées ; il a remanié son oeuvre et il en est résulté des décalages, des failles et des contradictions que l'inadvertance, l'oubli ou la mort l'ont empêché de réparer.

Le sens littéral et le sens allégorique ayant déjà été déterminés seront dégagés ici le sens moral et le sens mystique. Mais il faut précédemment s'intéresser à un sens qu'imposent les nombreuses allusions de Dante à l'Histoire de son temps, aux déceptions et aux espoirs que faisait naître en lui la situation de la société dans laquelle il vivait.

### Le sens politique de *"La divine comédie"*

À ce niveau, Dante ne se souciait plus du salut individuel des âmes, mais bien des conditions générales, spirituelles et temporelles, sociales et politiques, nécessaires pour procurer aux êtres humains le bonheur temporel, la vraie félicité. Ces conditions, il les avait déjà définies dans *"De monarchia"* : l'autorité impériale et l'autorité pontificale, « restaurées dans leur pureté primitive, exercées dans un esprit de soumission aux desseins de Dieu, et respectées par les peuples », s'étant seules révélées capables de maintenir les êtres humains dans la double voie de « la béatitude de cette vie » et de « la béatitude de la vie éternelle » que les enseignements de la philosophie antique et les révélations de l'Esprit saint leur avaient tracée et ordonnée, il s'ensuivait que « l'homme a besoin d'une double direction suivant sa double fin : c'est-à-dire du souverain pontife qui, selon la révélation, conduirait le genre humain à la vie éternelle, et de l'empereur qui, selon les enseignements philosophiques, le dirigeait à la félicité temporelle ». La page de *"De monarchia"* d'où ces lignes sont tirées est la seule clé qui donne accès au sens politique de *"La divine comédie"*, où le spirituel et le temporel se marient étrangement dans une synthèse historiquement audacieuse.

Témoin de son époque qui était déchirée et orageuse, Dante fut un poète engagé, animé d'un idéal de justice et de paix. Pour lui, en sa qualité d'individu, l'être humain qui, conformément à sa nature d'animal doué de raison, a été créé pour le bien rationnel et moral et doit le vouloir sous peine de perdre sa raison d'être, qui doit agir selon ce que sa conscience lui suggère, est destiné au bien commun de la cité. Mais qui respectait les lois, en cette époque où les désordres issus de la féodalité avaient fini par faire méconnaître et ses devoirs et sa mission à l'Église elle-même qui était dévoyée par des ambitions temporelles qui entraînaient sa décadence spirituelle et la confusion avec l'autre autorité suprême, l'empire ?



Dante fut aussi un citoyen qui participa à l'administration de sa ville par les guelfes blancs, qui coopéra activement à la vie sociale et civile. Puis qui fut condamné à l'exil par les guelfes noirs. C'est pourquoi il lança une violente invective contre « *la serve Italie* », mal gouvernée, déchirée par les égoïsmes, les haines, les intérêts matériels, contre la papauté, car il était partisan de l'autonomie du pouvoir temporel par rapport au pouvoir spirituel ("*Purgatoire*", VI). Il fit à Florence puis en exil une expérience douloureuse et dramatique, au milieu de gens avarés, envieux, hautains, en grande partie des parvenus et des nouveaux riches, en proie à leurs égoïsmes effrénés, déchirés par des haines inépuisables. S'adressant, au cours de son périple dans les trois royaumes, aux âmes de la génération qui précéda la sienne, il les interrogea sur le sort de Florence, sur la réalité politique contemporaine, qu'il s'agisse de luttes communales, de conflits dynastiques, des faiblesses et compromissions de l'Église, de l'infructueux essai de restauration du pouvoir impérial en Italie tenté par Henri VII de Luxembourg. En effet, à mesure que "*La divine comédie*" avance, l'horizon politique s'élargit de Florence à la Toscane, de la Toscane à l'Italie, de l'Italie à l'Europe, de l'Europe à la Terre entière.

Aux derniers vers du chant XVII du "*Paradis*", Dante a justifié sa sévérité à l'égard de certains damnés ou âmes en pénitence en se faisant dire à lui-même par son aïeul Cacciaguida : « *Conscience troublée / Ou par sa propre honte ou par celle des siens, / À coup sûr, trouvera ta parole mordante ; // Mais, néanmoins, rejette tout mensonge, / Livre au grand jour ta vision entière, / Et laisse se gratter ceux qui ont la gale. // Que si ta voix peut leur sembler amère / Au premier goût, elle dispensera, / Une fois digérée, un aliment de vie. // Que ta clameur fasse comme les vents, / Qui s'en prennent surtout aux cimes les plus hautes, / Ce qui n'est pas faible sujet d'honneur ; // Car, s'il te fut montré, dans les sphères célestes, / Sur la montagne et dans le douloureux abîme, / Les âmes seulement qui furent en renom, // C'est que l'esprit de l'auditeur n'écoute / Aucun exemple et n'y accorde foi, / Dont l'original soit obscur ou inconnu, // Non plus qu'une raison qui ne soit pas sensible. »*

À voir comment il a peuplé ses trois royaumes, on a pu l'accuser de partialité : il a béatifié ses amis et damné ses ennemis. En plaçant des personnages historiques et certains de ses contemporains en enfer, en présumant de l'impénitence finale de ceux qu'il visait, il a pris la liberté que s'interdit l'Église de préjuger du jugement de Dieu. Mais de cette liberté il ne pouvait se passer s'il tenait à remplir son dessein d'édification, d'illustration de la doctrine morale de l'Église. Il ne pouvait agir autrement, sinon son livre n'existait pas. Il n'avait même plus sujet de l'écrire. Pour rendre émouvante cette pure fiction poétique, il lui fallait bien chercher, avant tout, des exemples contemporains. Mais bien souvent aussi dut-il se contenter d'exemples historiques ou légendaires.

Cependant, il ne satisfait aucun parti-pris personnel ou politique ; de ses ennemis déclarés plusieurs sont au purgatoire : Buonconte de Montefeltro, Charles d'Anjou, Hugues Capet et autres princes de France ; de ses amis les plus chers, en revanche, quelques-uns sont en enfer : Francesca da Rimini, Frédéric II et son maître, Brunetto Latini, dont il fit, lors de sa rencontre, si bel éloge. Certains cas de damnation (Guido de Montefeltro, au chant XXVII de l'"*Enfer*", par exemple) ou de salut (ainsi Manfred, au chant III du "*Purgatoire*") qui étonnent s'expliquent par les traditions populaires plus ou moins fondées dont il s'était inspiré, ou bien par quelque pressant motif particulier. Il alla jusqu'à placer des papes en enfer car le grand catholique qu'il était ne s'est montré que plus sévère pour la simonie des représentants d'institutions en lesquelles il avait mis sa foi. Mais, qu'il damne ou réhabilite, la rigueur de sa sincérité est absolue.

À l'impartialité, d'ailleurs, il était bien obligé s'il voulait vraiment persuader et convertir les contemporains auxquels il s'adressait. Mais il règne chez lui, à l'égard des damnés, une équité encore plus noble : sauf s'il se trouve en face de concussionnaires, de fourbes ou de traîtres, il n'en avilit aucun. Jusqu'en leur faute même il respecte leur caractère, honore leurs qualités et souligne la dignité qu'ils gardent dans l'impénitence finale (les exemples abondent : Farinata, Jason, Capanée, Guido Guerra, Pierre des Vignes, Ulysse, Ugolin, etc). Il eut si peu de parti-pris contre les pécheurs qu'il n'en eut même pas contre le péché. Il peut être passionné dans sa réaction personnelle contre certaines

fautes, il n'en reste pas moins orthodoxe dans l'application qu'il leur fait de la doctrine morale de l'Église.

Dante reprochait à l'Église de son temps sa soif des biens matériels, sa rapacité (surtout de la part de ces papes qui n'auraient dû être que « *les serfs des serviteurs de Dieu* » [*"Enfer"*, XV], mais qui « *pour or et pour argent, vendaient les choses de Dieu* »), son usurpation du pouvoir temporel, son utilisation des armes de l'interdit et de l'excommunication, son accord pour des retours dans le giron à prix d'argent. Il fait vitupérer saint Pierre : « *Non ! L'épouse du Christ n'a pas été nourrie / De mon sang et du sang de Lin et d'Anaclet / Pour s'employer à entasser de l'or.* » (*"Paradis"*, XXVII). Mais tout ce qu'il a pu dire de la simonie papale, et même l'invective à Boniface VIII, le cède en violence et en autorité vengeresse à la malédiction fulminée par saint Pierre contre « *celui qui sur la terre a usurpé ma place [...] a fait de mon tombeau un cloaque de sang, / De puanteur, où la méchante bête / Qui chut d'ici prend son plaisir.* » (*"Paradis"*, XXVII).

Par les bouches autorisées de saint Bonaventure, de saint Thomas et de saint Benoît (*"Paradis"*, XI, XII et XXII), il dénonça aussi la décadence des cloîtres.

Dante était convaincu de la nécessité d'une autorité terrestre universelle qui soit l'expression vivante et concrète de la volonté divine et du droit naturel qui en découle. Avant la venue du Christ, l'empire et la justice ne pouvaient prospérer. Mais après, avec la prétendue donation de Constantin, l'empire serait devenu le moyen adopté par Dieu pour exercer cette autorité terrestre universelle (cette donation cependant [voir *"Monarchie"*] a été un bouleversement de l'ordre providentiel car, à cause d'elle, l'esprit de cupidité est entré dans l'Église militante). L'empire romain germanique était, à ses yeux, l'héritier médiéval de l'empire romain, mais il regretta : « *Sur la terre, il n'est personne qui gouverne / Et c'est là ce qui dévoie le genre humain* » (*"Paradis"*, XXVII). La vacance du siège de saint Pierre et la vacance de l'empire étaient pour lui les deux causes de la ruine de l'humanité et de la civilisation (*"Purgatoire"*, VI et XVI et *"Paradis"*, XVIII). La vertu de justice lui paraissait ignorée par les guelfes comme par les gibelins.

Or Virgile lui fait (*"Enfer"*, I) la prophétie du « *vautre* » qui mettrait un terme aux discordes de Florence et de l'Italie, corrigerait l'Église de la simonie et de ses désordres intérieurs, remettrait le monde en ordre. Du portrait que le poète en trace, portrait purement moral, on n'a jamais rien pu déduire de précis. Il n'est pas sûr du tout que la prophétie visait, au moins originellement, la restauration au pouvoir impérial : au temps où Dante écrivait l'*"Enfer"* vers 1307, sa pensée n'avait pas encore évolué vers le gibelinisme doctrinal. Tout ce qu'on peut affirmer, surtout si l'on reconnaît dans la louve le symbole de la société dépravée et particulièrement de la cour romaine corrompue par la simonie, c'est que Dante a souhaité, attendu et prophétisé la venue d'un prince laïque, suscité par Dieu pour la ramener dans le droit chemin.

En 1312, lorsque Dante écrivit *"Le purgatoire"*, au « *vautre* » répondit le « *Cinq Cent Dix et Cinq* » dont Béatrice annonce la venue au chant XXXIII, « *que les étoiles sont tout près de favoriser* » et que « *Dieu va envoyer pour mettre la courtisane à mort, avec le géant complice de ses scandales* », la courtisane étant l'Église romaine et le géant le roi de France Philippe le Bel. Ce sauveur est destiné, d'une part, à exterminer la simonie, à réformer l'Église en y faisant triompher l'esprit de charité, à la réduire à sa seule autorité spirituelle ; d'autre part, à ressaisir l'autorité temporelle, et à restaurer la justice dans la cité terrestre. Il semble assuré que le DXV désigne et ne peut désigner que l'empereur attendu par Dante, qu'il connaît et dont il sait le nom : Henri VII comte de Luxembourg (auquel, dans la Cour céleste, un siège est préparé : « *Siègera l'âme, auguste sur la terre, / Du noble Henri, qui viendra redresser / L'Italie, mais avant qu'elle-même y soit prête* » [*"Paradis"*, XXX]) mais qui, en mourant en 1313, faillit à la mission que le poète lui assignait. Dès lors et jusqu'à sa mort, qui arriva huit ans plus tard, Dante ne devait plus trouver de personnage à qui suspendre ses espoirs tremblants d'exilé, de patriote et de chrétien mystique.

En traversant le purgatoire, il sentit renaître en lui toutes les forces vives d'un rêve de justice, de paix, d'une vie sociale animée par un esprit de fraternelle charité. Car il y fait des rencontres inattendues et heureuses ; y affluent les souvenirs lointains d'une vie commune ; y naissent des tendresses sincères ; y apparaissent toutes les formes d'une indulgence compréhensive qui sait plaindre en même temps

que sourire : tout redevient possible et le désir s'apaise, dans une joyeuse communion. Comment oublier que, sur la terre même d'Italie, jadis un idéal de vie commune, de courage, de courtoisie, de lutte et d'amour, de veines et de richesses, fut réalisé? c'était l'époque où l'Église et l'empire n'étaient pas encore entrés en lutte. Comment ne pas rêver et souhaiter que cet idéal d'un passé disparu soit à nouveau réalisé dans l'avenir? Dante se fait adresser par Marc le Lombard cette admonition : « *C'est un gouvernement, tu peux le voir, mauvais, / Qui a rendu le monde aussi coupable, / Non la nature en vous qui se serait corrompue. // Rome, autrefois, qui rendit bon le monde, / Possédait deux soleils pour éclairer deux routes : / La route de ce monde et la route de Dieu. // En adjoignant le glaive au bâton pastoral, / L'un d'eux a éteint l'autre ; et leur confusion / Par la force opérée, tout ne peut qu'aller mal. // Dans une seule main, l'un n'a plus l'autre à craindre. / Si tu ne me crois pas, regarde la moisson : / C'est à son fruit qu'on reconnaît la plante.* » (*"Purgatoire"*, XVI).

Au paradis terrestre, le char qui apparaît est attaqué par « *l'oiseau de Jupiter* » : c'est l'aigle qui ravage l'arbre de la justice, mais ne fait que secouer le char de l'Église ; il symbolise l'empire romain à qui ses persécutions contre les chrétiens firent plus de mal qu'à l'Église elle-même. Plus loin, « *dans une intention peut-être bonne et pure* », il laisse de ses plumes : elles représentent la donation de Constantin qui, en inspirant le goût des richesses et du pouvoir temporel, fut la cause de la corruption de l'Église et de cette simonie qui affligea tout le Moyen Âge, et fit d'elle, aux yeux de Dante, un monstre de perversité. La « *putain, prompte à jouer de l'œil* » n'est autre que la cour papale aux temps de Boniface VIII et de son successeur, Clément V, et elle s'unit à un géant qui est le roi de France Philippe le Bel. Mais la providence divine veille et bientôt l'ordre est rétabli ; la cupidité qui a brisé « *le vase sacré* » de l'Église chrétienne est punie en la personne du coupable. La monarchie universelle a enfin un monarque digne d'elle, capable d'en faire valoir les droits imprescriptibles.

Dante indique encore qu'il espérait que « *le Vatican et autres lieux de Rome, / Illustres pour avoir été le cimetière / Des chevaliers dont Pierre fut suivi, // De l'adultère, enfin, vont être délivrés.* » (*"Paradis"*, IX). Cet événement pouvait être soit la mort de Boniface VIII, soit le transfert par Clément V du siège pontifical de Rome en Avignon, soit la descente en Italie de l'empereur Henri VII. Dans les dernières paroles que prononce Béatrice concluant à l'exaltation de l'autorité impériale et à la condamnation de la simonie papale (*"Paradis"*, XXX), il faut voir l'affirmation suprême du sens politique de « *La divine comédie* ».

La passion de loyauté, de désintéressement et de justice de Dante fit son malheur temporel. Son engagement politique eut de funestes conséquences. Aussi Farinata (*"Enfer"*, X) lui prédit-il qu'il sera exilé, lui précisant même que cinquante mois après le mois d'avril 1300, c'est-à-dire en juin 1304, exilé de Florence depuis janvier 1302, il devra reconnaître que sont vains tous les efforts faits par les blancs pour rentrer dans leur patrie. Brunetto Latini surenchérit : « *Les partis, l'un et l'autre, voudront / Te dévorer* » (*"Enfer"*, XV) : il fut en effet victime non seulement des guelfes noirs, qui le détestèrent, l'exilèrent et le condamnèrent au feu, mais des guelfes blancs eux-mêmes, son propre parti, devant se séparer de cette « *méchante et sottre compagnie* » (*"Paradis"*, XVII).

Pour Dante, l'histoire du monde est celle d'une liberté graduellement conquise, comme Dieu l'a voulu, par l'effet de la sagesse des premiers législateurs ; par la connaissance rationnelle des lois morales dont l'honneur revient à la philosophie grecque ; par l'instauration d'un ordre politique universel fondé sur la justice et la charité dont la Terre est redevable aux Romains ; enfin par la révélation chrétienne qui achève et rend manifeste le pouvoir et le devoir de liberté donné à l'être humain par Dieu. Ainsi se conclut dans le poème, par des certitudes « *historiales* », la quête inaugurée jadis à travers les impulsions du sentiment amoureux.

Si, pour Dante, la perfection terrestre et temporelle de l'être doué de raison s'accomplit dans la vie politique ou civile, il faut que l'existence ici-bas reste strictement et toujours subordonnée au bien spirituel et éternel, but véritable et ultime que la personne humaine doit poursuivre. Aussi, tant dans la sphère de notre vie pratique que dans la réalisation de nos œuvres, il faut faire luire dans la matière la clarté d'un principe formel inséparable de la matière : la beauté de l'être spirituel. Sans la charité, il n'existe ni de véritable amour de la patrie, ni de véritable amour pour ses enfants.

## Le sens moral de "La divine comédie"

"*La divine comédie*" eut d'abord, ainsi que Dante l'affirma dans son épître à Can Grande, un but pratique qui concerne les actions et la liberté humaines. C'est même un traité de théologie morale en action. Guidé par Virgile, le représentant de la raison naturelle qu'il jugeait « *chose suprême* » ("*Purgatoire*", XXXIII), il fit une expérience semblable à celle d'Énée qui descendit aux enfers dans le but d'y trouver les règles pratiques de la vie. L'enseignement de Virgile était la science des actions humaines et de la liberté.

L'histoire de l'âme du poète, rachetée de la mauvaise disposition (en enfer), et admise à la justification (au purgatoire) et à la gloire au paradis, histoire qui constitue le sens littéral du poème, est aussi l'histoire de l'âme humaine rachetée de son infirmité séculaire et réadmise au purgatoire et au paradis céleste.

Dans l'"*Enfer*" et dans le "*Purgatoire*", les jugements de Dante furent centrés sur le mystère de l'être humain, être fait de chair et d'esprit, et sur le drame de son existence. Dans l'enfer, abîme creusé dans la direction opposée à son but naturel, s'enfonçant dans le sombre domaine de l'individualité jusqu'à atteindre le roc solide de l'instinct, les damnés sont ceux qui ont renié bestialement cette civilisation humaine qui est « *la forme de la raison* » et sans laquelle nous ne pouvons ni vivre ni exister en société, se sont refusés à la vie de la raison et de la vertu, à la lumière, se sont toujours plus enfoncés dans la matière originelle, se sont engouffrés dans la vie égoïste des passions, se sont enfermés à jamais dans leur individualité charnelle, devenant ainsi de simples fragments séparés de l'univers corporel dont ils subissent les lois, les forces aveugles de la nature, les puissances obscures de la matière, symbolisées par des monstres et les esprits du mal, c'est-à-dire les démons.

Virgile expliquant à Dante l'organisation de l'enfer lui indique que le mal est dans l'injustice mais qu'on peut être injuste par l'usage de la force ou par l'usage de la fraude ; qu'injuste par force on peut l'être envers autrui et ses biens (les assassins, les voleurs) ou envers soi-même (les suicidés, les dissipés, les mélancoliques) ou envers Dieu (les blasphémateurs, les sodomites, les usuriers) ; qu'injuste par fraude on peut l'être envers celui qui a accordé sa confiance (les traîtres) ou envers celui qui n'a pas accordé sa confiance (les hypocrites, sorciers, faussaires, tricheurs) ("*Enfer*", XI).

Les actions de ces damnés tournent toujours à vide, sont des actions sans but, et c'est là un tourment indicible. L'enfer est le royaume de la subjectivité pure, impuissante à sortir d'elle-même : subjectivité de la vie sentimentale, volontaire et intellectuelle, de notre moi matériel, devenu le centre d'un monde inhumain, écrasant et sombre. Point d'intersection de toutes les influences physiques et cosmiques, végétatives et animales, les damnés ne sont alors que des corps ballottés par la pluie, par les tourbillons de la tempête, torturés par le feu. Ils méconnaissent la loi de leur nature propre qui est force d'amour qui pousse au bien, qui est élan vers la paix, soif de justice, souvenir nostalgique du doux monde terrestre égayé par le soleil. Ils sont brûlés par les flammes de l'ancienne concupiscence, écrasé sous le fardeau héréditaire du péché originel, dévoré par la corruption.

L'amour étant, pour Dante, une préoccupation essentielle, il fait en enfer une place particulière à l'amour interdit et à la passion sans frein de Francesca da Rimini et de son amant, thèmes de prédilection du romantisme mais qui chez lui les vouent à la damnation éternelle : « *Amour nous conduisit à une même mort* », fait-il dire à son héroïne au chant V de l'"*Enfer*".

L'être humain encore vivant, s'il est dépourvu de cette raison qui l'eut modelé, qui eut donné une expression au chaos discordant et informe de ses passions et de ses instincts, s'il n'a pas conscience de cette loi de sa nature propre, connaît les misères, les illusions, les chutes inévitables, la douleur infinie et amère. Sa volonté ne peut s'enraciner solidement dans le bien vers lequel elle est pourtant tournée. Elle s'éloigne fatalement de sa sphère normale et se met au service des instincts et des passions. L'unification totale de la vie humaine se révèle donc impossible et, dans l'être humain, à côté de l'être de raison, surgit l'animal dont le symbole est le Minotaure. Brutus et Cassius, en particulier, ont repoussé cette raison naturelle qui fait de l'être humain un champ cultivé, labouré par les vertus et la juste raison.

Ainsi, la partie du pèlerinage de Dante entreprise sous la tutelle de Virgile enseigne que devoir de l'être humain, c'est de vivre selon la raison.

Arrivent au purgatoire des âmes « réconciliées » qui viennent à travers tous les océans qui ceignent la terre se rassembler à l'embouchure du Tibre, d'où un ange les amène en sa nef jusqu'à l'île. Une fois débarquées, les unes sont admises d'emblée à gravir la montagne ; les autres, celles de morts sans sacrements ou de gens qui vécurent en état d'excommunication, mais repentis in extremis, sont maintenues en quarantaine sur la plage, « *trente fois plus de temps qu'elles ne sont restées dans leur impénitence* » (*"Purgatoire"*, III).

Stade intermédiaire, le purgatoire est ce monde à travers lequel l'essence spirituelle s'achemine vers le but assigné par la divine sagesse. Par conséquent, c'est le royaume de la liberté, en ce sens que chacun peut choisir parmi les moyens propres à le rapprocher de la fin qu'il poursuit. Cette liberté qui est inhérente à la personnalité humaine, et par laquelle l'être humain formule en dehors de lui-même une loi positive qui le défend et le guide, trouve sa parfaite expression dans la personnalité de Caton d'Utique, qui a été placé par Dieu à l'entrée du purgatoire. Il colloque avec Virgile et ce n'est qu'après de sévères pourparlers qu'il leur donne la permission de gravir la montagne. Dante se purifie au préalable car pureté et humilité sont les clés de la voie à suivre. (*"Purgatoire"*, II).

Au-delà, la route est simple, il suffit d'être humble, d'avoir le regard limpide et le cœur pur. Le purgatoire est en effet ce monde de l'amour humble et fraternel, où Dieu est aimé à travers la bonté de ses créatures, à cause de l'idée que, pour la plus grande gloire de Dieu, chacune d'elles est appelée à réaliser. Au cours de la lente ascension au flanc de la montagne escarpée, Dante prend conscience de la perfection latente de son être. D'expérience en expérience, il acquiert des actions humaines et de la liberté une science qui lui permet de choisir et de juger.

Il apprend que les âmes pénitentes, grâce à leur repentir et à la miséricorde divine, connurent au fond d'elles-mêmes, au moment même de mourir, l'état de grâce. Elles peuvent maintenant contempler leur vie terrestre, juger de leurs fautes et de leurs erreurs, tout en glorifiant la douceur du pardon divin. La leçon à en tirer est que l'être humain aussi doit oublier offenses et injustices, pardonner à ses ennemis. Marc le Lombard révèle à Dante les causes religieuses et politiques de la corruption du monde : elle n'est pas due à la nature de l'être humain, qui est foncièrement bonne, mais au manque de la force morale qui est seule capable de le soutenir et de le guider. (*"Purgatoire"*, XVI). Virgile lui expose la théorie de l'amour, conçu comme principe et cause de tous les vices et de toutes les vertus. (*"Purgatoire"*, XVII). Il établit les limites du libre arbitre et de la responsabilité humaine. (*"Purgatoire"*, XVIII). Il interprète un songe que Dante fait comme symbolisant la triple incontinence : avarice, gourmandise et luxure (*"Purgatoire"*, XIX).

La structure morale du purgatoire est fondée sur la libre manifestation de cet amour naturel qui est au fond de nous-mêmes et qui révèle en nous l'élan créateur divin. Mais que nous freinions cet élan ou le dirigeons vers le mal, aussitôt apparaissent les désordres de l'amour, qui sont les sept péchés capitaux, punis dans les sept corniches.

En effet, ces âmes « réconciliées » ont encore à subir des peines pour prouver leur bonne volonté. Ainsi, sur la quatrième corniche, les paresseux sont contraints à une course sans trêve, tout en se lançant les uns aux autres des traits de zèle et des exemples de paresse (*"Purgatoire"*, XVIII). Les avarés, aplatis la face contre terre, rappellent durant le jour des modèles de noble pauvreté et, durant la nuit, maudissent les avarés célèbres (XIX).

Les âmes du purgatoire doivent, par leur activité personnelle, en croissant sur elles-mêmes, se construire de l'intérieur pour atteindre la perfection qui leur revient de droit. Il faut qu'elles agissent : c'est l'action qui les rend meilleures, et les rattache à leurs fins. Dieu illumine leur intelligence et consolide leur volonté, en offrant à leur réflexion des exemples exaltant la vertu morale qui leur a manqué, qui s'expriment en images sculptées à même le rocher, ou bien dans les visions d'extase et les chants des âmes qui s'encouragent et se soutiennent mutuellement au cours de leur expiation.

Sur le visage grave du poète parcourant le purgatoire se profile un sourire indulgent : les faiblesses d'autrui nous sont un commun fardeau. Cette communauté des esprits, Dante en découvre une forme nouvelle et bouleversante : partout ce ne sont qu'appels, supplications : rappelez notre souvenir aux êtres chers qui vivent encore sur la terre ; qu'ils soient soulagés dans leurs douleurs ; que, par leurs

prières, ils obtiennent pour eux la béatitude qui attend de toute éternité les êtres humains. Ils font appel à cet amour fraternel qui, à travers l'amour de Dieu, relie les vivants et les morts et exige que les esprits et les cœurs s'unissent. Cette solidarité spirituelle est consacrée par Dieu, qui bénit les cœurs qu'il a voulu frères entre eux.

Au purgatoire, les âmes participent de la lumière du ciel ; mais que la lumière cesse et les vertus morales ne suffisent plus. Il faut que la loi de Dieu devienne leur propre loi et s'identifie à leur plus profonde aspiration vitale, que leur vie soit la vie même de Dieu, que leur bonté soit la bonté de Dieu lui-même qui l'insuffle en elles, tandis qu'elles à leur tour invoquent Dieu, leur père commun, pour qu'il leur octroie cette bonté. De la sorte, la poésie du purgatoire de Dante est imprégnée d'une ardeur sacrée, baignée d'une tendre mélancolie ; elle a le ton et l'inspiration de la prière chrétienne. C'est la poésie de la bonté humaine, qui s'humilie en s'exaltant, qui retrouve en Dieu ce bien qu'elle possède déjà en partie par la grâce et qu'elle aspire à posséder totalement.

Dans le cadre de la charité fraternelle, ou sentiment de la collectivité spirituelle dont chacun se sent un élément complémentaire, toutes les âmes du "*Purgatoire*" échappent à l'écoulement des choses fugitives. Elles aiment en l'être humain ce qui plaît à Dieu et ce que l'être humain doit être pour plaire à Dieu : autrement dit, elles aiment l'être humain en lui-même, dans l'intégrité de sa nature, déjà capable d'accueillir la grâce. Au sein de cette société, chaque âme devient créatrice de sa propre vie intérieure et de sa destinée. À ce point de son pèlerinage, elle connaît une vie située aux frontières de deux horizons : l'horizon de la matière qui les limite et l'horizon de la lumière qui les inonde.

L'expérience de Dante, approfondissement de cet amour fraternel qui relie les âmes, n'est au fond que la lente et sévère ascension de son esprit, afin que la loi du bien, en s'imposant à sa volonté, fasse de lui un ami de Dieu. En lui, Dieu agit et lui apporte réconfort, car le chemin qui gravit la montagne est dur. Des anges lui sont envoyés qui effacent de son front toute trace de péché, ou qui entonnent les versets des « Béatitudes » des Évangiles, en ravivant en lui et dans toutes les autres âmes l'amour et le désir de la purification. Cette ascension spirituelle est une élévation du cœur, mais aussi de l'intellect : Dante est parti à la conquête progressive de sa personnalité morale qui s'affranchit des misères de l'individualité matérielle (vanités, rivalités et conflits...).

Il faut que Virgile, qui quitte avec émotion son disciple, laisse maintenant la parole à l'âme de Dante lui-même. Son intelligence jouit de l'allégresse spirituelle, savoure la beauté lumineuse des choses dans ce cadre. Alors, par un mouvement spontané de l'intelligence contemplatrice, tandis que le cœur s'humilie en lui-même, il s'adresse à la sagesse, supérieure puissance ordonnatrice, Dieu Créateur, cause première de beauté et de vie.

Cette perfection suprême atteinte par la sagesse humaine s'incarne en Mathilde qui va lui servir de guide à travers le paradis terrestre qui se trouve à l'extrême limite des deux mondes : au-dessous, le monde de la matière en train de se sublimer, au-dessus, le monde purement immatériel qui devient de plus en plus vaste et lumineux. Elle lui explique sa structure (ses deux rivières, le Léthé, le fleuve de l'oubli, et l'Eunoé, le fleuve de la mémoire et même de la mémoire du bien, ont chacune un rôle dans l'achèvement de la béatitude spirituelle) et la raison de la chute du premier homme. Puis elle l'initie à la sagesse divine, qui veille à l'exécution du plan providentiel et qui prête assistance (par l'intermédiaire des saints et des anges) aux humains en voyage vers l'éternité.

Ils peuvent monter au paradis terrestre. Un tremblement de terre impressionne Dante ("*Purgatoire*", XX) dont la cause est expliquée par un esprit qui, sur la cinquième corniche, rejoint les voyageurs : il a lieu chaque fois qu'une âme purifiée est délivrée. Virgile reconnaît en cet esprit le poète latin Stace ("*Purgatoire*", XXI) qui lui révèle qu'il lui dut l'inspiration première de son œuvre et de sa vie : Virgile n'avait-il pas chanté le retour à l'ancien âge d'or, l'instauration d'une nouvelle humanité au sein d'un univers juste et paisible? Mais, de ce rêve poétique, Stace a reconnu qu'il se réalise dans la foi chrétienne qu'il avait alors embrassée : aussi, s'il exprime toute sa gratitude à son maître pour l'avoir si bien guidé, il ne reconnaît en lui que cette raison qui appartient à l'ordre naturel, qui nous pousse à rêver d'un monde de paix et de bonheur, de justice et d'amour, à instaurer sur terre. Il faut accepter une autre raison qui fait aller à Dieu.

En compagnie de Stace, Dante boit alors l'eau de l'Eunoé et, ressuscité en esprit, il se retrouve « *pur et disposé à monter aux étoiles* ».

Aussi, à l'exemple de Stace, Dante, qui jusque-là méconnaissait une science plus haute, celle de la révélation figurée par Béatrice, allait, guidé par elle, s'acheminer désormais vers ce point où le monde naturel et le monde de la grâce se rencontrent et s'interpénètrent. C'est ainsi qu'au terme de ce long périple à travers la connaissance universelle qu'est '*La divine comédie*', Dante rejoignit les certitudes premières et fondamentales de sa '*Vita nuova*' qui l'avait inspiré à l'aube de sa vie lorsqu'il aimait dans la beauté de Béatrice un bien analogue au bien suprême. En glorifiant maintenant Béatrice, la sainte, il accomplit avec gratitude un vœu de sa jeunesse déjà lointaine, il accomplit un retour vers ces premiers moments où il conçut, à l'aube de sa vie, l'existence d'un être parfait, il exalte la femme dans sa beauté spirituelle : « *Ô femmes qui avez l'intelligence de l'amour...* ». L'idéal de perfection, qu'au cours de sa « vie nouvelle » il entrevit dans l'être de pureté et de beauté qui l'incarnait d'une façon lumineuse, n'est autre que cet idéal qui plus tard le poussera à reconnaître l'existence de la cause première, de l'intelligence suprême, de l'être unique. L'amour entre êtres humains est, en fait, l'amour de Dieu, l'homme et la femme se fondant ensemble sous le regard du Créateur.

Ainsi que le poète l'a dit lui-même dans son épître à Can Grande, c'est bien à une connaissance expérimentale de la nature humaine qu'il parvint, considérant le dynamisme intérieur de tout être humain dans sa réalisation concrète, l'appréciant selon l'usage qu'il fait de sa liberté dans la poursuite de fins particulières, en rapport avec le bien suprême. Cependant, le mystère de chaque âme, sa secrète originalité, tiennent à ce qui la rapproche et l'identifie au monde des valeurs transcendantes, la révèle, avant tout, comme une participation à l'amour que Dieu nourrit à l'égard de lui-même, en vertu de sa perfection. C'est en admirant la beauté qui resplendit dans l'univers que l'âme se dirige inconsciemment vers celui qui possède toutes les perfections créées, s'identifie avec celui qui est cette vie et en comparaison de laquelle toutes les choses semblent inanimées. C'est ce qui nous conduit au sens ultime de '*La divine comédie*'.

### Le sens mystique de '*La divine comédie*'

« *Sondez l'enseignement qui se dérobe ici* » ('*Enfer*', IX) : Le conseil est excellent mais difficile à suivre en particulier pour déterminer le sens mystique de '*La divine comédie*' car les mystères de la foi y sont représentés sous la forme d'étranges symboles.

Le mysticisme du poème se manifeste dès que, la forêt du paradis terrestre, terme ultime de la contemplation naturelle, s'éclairant soudain, se présente au regard étonné et attentif de Dante une procession en forme de croix, qui se déploie dans une atmosphère vibrante de lumière, frissonnante de mélodies et de chants. Défilent sept candélabres, vingt-quatre vieillards, quatre animaux ailés, un « *char triomphal [...] tiré par le col d'un griffon* », trois dames à droite et quatre à gauche et sept derniers vieillards. ('*Purgatoire*', XXIX).

Les « *sept candélabres* » figurent « les sept esprits de Dieu » ('*Apocalypse*', IV, 5), source des sept dons du Saint-Esprit qui sont la sagesse, l'intelligence, la prudence, la force, la science, la piété et la crainte de Dieu (d'où les « *sept bandes* » lumineuses qui représentent ces sept dons). Les « *vingt-quatre vieillards* » sont empruntés eux aussi à l'*Apocalypse*' (IV, 4) ; mais, au lieu de figurer, comme dans saint Jean, les douze patriarches et les douze apôtres, ils symbolisent ici les vingt-quatre livres de l'Ancien Testament, inspirés par le Saint-Esprit, leurs couronnes de lis blancs symbolisant la foi avec laquelle ils ont attendu le Messie. C'est à ce titre qu'ils précèdent le char qui est la figure de l'Église militante. Les deux roues en sont, soit les deux Testaments, soit la vie active et la vie contemplative. Le griffon, animal fantastique formé d'un buste d'aigle et d'un arrière-train de lion, c'est le Christ lui-même, en qui s'unissent la nature divine et la nature humaine, la première étant représentée par l'aigle aux membres d'or, la seconde par le lion « *aux membres blancs et teintés de vermeil* », comme la chair humaine. Les « *quatre animaux* », qui sont ceux de la vision du prophète Ézéchiel (I et X), repris et interprétés par saint Jean en son '*Apocalypse*' (IV, 6-8), représentent ici,

comme dans toute l'iconographie chrétienne, les quatre Évangiles. Les « *trois dames* » sont les trois vertus théologiques : la blanche représente la foi ; la verte, l'espérance et la rouge, la charité ; leur intervention active va permettre à Dante de fléchir Béatrice, comme elle permet à l'être humain de comprendre la vérité révélée. Les « *quatre autres / En vêtements de pourpre* » sont les quatre vertus cardinales qui sont vêtues des couleurs de la charité : justice, force, tempérance et prudence (elle « *possédait trois yeux* ») ; vertus acquises, elles sont des « *nymphes* » dans le paradis terrestre ; vertus infuses, elles sont des « *étoiles* » dans le ciel, étant représentées dans le ciel austral par la constellation de la Croix du Sud ; chacune étend le bras sur Dante pour le garder du péché contraire à la vertu qu'elle personnifie ; elles indiquent que « *Avant que Béatrice au monde descendit, / Nous fûmes ordonnées pour être ses servantes* » : Béatrice représentant la révélation, ces deux vers veulent dire que les vertus cardinales, chez les Gentils eux-mêmes, préparèrent la voie au christianisme. Les « *deux vieillards / Différemment vêtus* » personnifient, l'un les « *Actes des apôtres* », l'autre les « *Épîtres* » de saint Paul. « *Quatre autres les suivaient, de plus humble apparence* » : ce sont les symboles des quatre livres d'épîtres catholiques, ceux de saint Pierre, de saint Jacques, de saint Jean et de saint Jude. Le dernier qui est « *seul, endormi, le visage tendu* » personnifie l'« *Apocalypse* » de saint Jean. Si ces sept derniers vieillards ont des couronnes de fleurs rouges, c'est pour rappeler la loi d'amour qu'ils propagèrent.

Mais voici que la procession s'arrête et que, du sommet de la cité de Dieu descend Béatrice dont la raison, raison toute pure, ne vivant que de la foi et qui tire d'elle espérance et charité, dont la sagesse, qui est la sagesse des saints, abandon plein de confiance aux mains de la providence, vont désormais guider Dante qu'elle reconforte, veillant à son salut, car elle aime en lui une nature capable de recevoir la grâce de Dieu. (« *Purgatoire* », XXX).

« Je crois au Saint-Esprit, à la sainte Église catholique, à la communion des saints, à la résurrection de la chair et à la vie éternelle » : tel est le thème qu'exprime cette procession mystique qui s'ébranle à nouveau, s'en retournant vers l'est, par là où elle est arrivée. Puis elle s'arrête auprès de l'arbre de la vie spirituelle, planté par Dieu dans le paradis terrestre, dont les frondaisons vont s'élargissant dans le ciel, et qui, parce qu'il avait été rendu stérile par la désobéissance d'Adam, est régénéré par le griffon qui y fixe, branches contre branches, la croix qui est le timon du char de l'Église. Aussitôt, l'arbre refleurit, prenant la couleur de l'améthyste ou couleur de la charité. Cet arbre symbolise la volonté de Dieu, qui est en nous l'origine de toute justice. Grâce à Béatrice la sainte, Dante découvre que le manque de respect à l'égard de l'arbre de la vie spirituelle, autrement dit à l'égard de la personne humaine qui a été créée en vue d'un but essentiellement surnaturel, est un péché contre Dieu.

D'autre part, comme le timon du char de l'Église représente la croix, et que celle-ci, suivant une vieille tradition, fut tirée d'un rejeton de l'arbre du bien et du mal emporté par Seth du paradis terrestre, l'acte du griffon symbolise également le rachat par le Christ du péché originel, la rédemption du genre humain. Béatrice, qui représente l'autorité spirituelle de l'Église, « *est assise aux racines de l'arbre* ». Dante voit alors « *s'élancer dans le fond / Du triomphal véhicule un renard / Qui paraissait privé de bonne nourriture* » : il figure les hérésies, dont les assauts furent vigoureusement repoussés par les pères de l'Église, de laquelle Béatrice représente la doctrine. Le dragon qui s'attaque au char représente l'action de Mahomet qui priva la chrétienté de toutes ses provinces orientales. Du char de l'Église sortent sept têtes : il prend ainsi la figure même de la Bête de l'« *Apocalypse* » (XVII, 1-18), ces têtes étant les sept péchés capitaux, dont les trois premiers, orgueil, envie, colère, portent deux cornes parce qu'ils causent une double offense, à Dieu et au prochain, tandis que les quatre autres, étant dirigés contre Dieu seulement, n'en portent qu'une.

Dante, s'endormant, fait un songe. À son réveil, il voit le griffon remonter au ciel, ce qui symbolise l'ascension du Christ, tandis que Béatrice demeure pour garder le char de l'Église qui se transforme en monstre sur lequel apparaît « *une putain, prompte à jouer de l'œil* » (qui n'est autre que la cour papale au temps de Boniface VIII et de son successeur, Clément V) et s'unit à un géant (le roi de France Philippe le Bel). Mais la providence divine veille et bientôt l'ordre est rétabli ; la cupidité qui a brisé « *le vase sacré* » de l'Église chrétienne est punie en la personne du coupable. (« *Purgatoire* », XXXII).



Puis, à travers les différents cieux du paradis, Dante, animé par une foi d'apôtre et par un enthousiasme sacré pour l'éternel, ne cesse de s'avancer dans cette activité vitale de la pensée et de l'amour qu'est la connaissance des vérités surnaturelles, se perfectionner pour accéder à la connaissance expérimentale de Dieu, qui sont le but suprême de *"La divine comédie"* pour lequel il s'est mis en chemin en sortant de « *la forêt obscure et sauvage* » pour entrer dans le monde de l'expérience de Dieu. Sa conscience morale et religieuse plongeant ses racines dans la sensation intime d'un Dieu vivant en nous-mêmes et qui nous parle, il s'est senti investi d'une mission providentielle par laquelle il espéra racheter ses erreurs, ses fautes, non pour sa propre gloire mais pour la glorification de Dieu.

À la vie sociale et active succède la vie contemplative, et en lui s'instaure une nouvelle nature spirituelle, qui se caractérise par la pratique des vertus théologiques, de l'espérance, de la foi. Mais cette nature ne s'épanouira pleinement que dans la vision de l'essence divine, lorsque Dante sera parvenu au terme de son pèlerinage au-delà du temps. Dieu y devient pour lui objet de connaissance et d'amour. Mais il s'agit d'une connaissance et d'un amour dont on peut jouir, et qui engendrent la possession de Dieu, non point une possession éloignée, mais une union réelle avec lui.

Dans le premier ciel, il se pose différentes questions auxquelles répond Béatrice : où est le trône réel des bienheureux? le mérite est-il diminué par suite de l'inaccomplissement involontaire d'un vœu? (Béatrice distingue la volonté absolue et la volonté relative) n'est-il pas possible de satisfaire à un vœu inaccompli par quelque autre bonne œuvre? (*"Paradis"*, IV).

Puis il s'interroge sur l'essence et la valeur d'un vœu, sur les limites et les conditions de la permutation d'un vœu. (*"Paradis"*, V).

Plus loin, il a de nouveaux doutes que dissipe Béatrice : comment furent également justes et la mort du Christ et la vengeance de cette mort? pourquoi Dieu choisit-il le moyen de l'incarnation pour racheter l'humanité? pourquoi les créatures ont-elles diverses natures? pourquoi les éléments sont-ils corruptibles? pourquoi la chair connaît-elle la résurrection? (*"Paradis"*, VII).

Au troisième ciel, Dante et Béatrice admirent la science de l'architecte du monde. (*"Paradis"*, X).

Au quatrième ciel, la prudence qui a présidé à la vie des esprits sages qu'éclaira la lumière d'en-haut, philosophes et théologiens, s'affirme comme le triomphe de la divine providence qui régit le monde. Dante se rend compte de la vanité des soucis mondains. (*"Paradis"*, XI).

Saint Thomas donne une réponse au second doute de Dante touchant la sagesse relative de Salomon, du Christ et d'Adam. Il indique que les modes de la création sont la cause de l'inégalité des âmes à la naissance. Il recommande la prudence dans les jugements. (*"Paradis"*, XIII).

Le troisième doute de Dante est résolu par Salomon qui affirme la splendeur des bienheureux après la résurrection de la chair. (*"Paradis"*, XIV).

La prophétie de Cacciaguida l'incite à s'abandonner avec confiance à la justice inflexible de Dieu, pour l'amour duquel il accepte par avance ce destin, se glorifie même des persécutions qu'il devra subir de la part des hommes injustes dans lesquels pourtant il aime une âme immortelle, capable de se repentir et d'accueillir la grâce. (*"Paradis"*, XV).

Au sixième ciel, celui de Jupiter, Dante lance une invective contre ce qui, sur terre, offusque le rayon de justice qui en est venu. (*"Paradis"*, XVIII).

L'aigle parlante tient un discours sur la prédestination, l'imperscrutabilité de la justice divine dans le fait du salut et de la damnation, sur la nécessité des œuvres comme de la foi pour le salut. (*"Paradis"*, XIX).

Au huitième ciel, celui des étoiles fixes, se manifeste le triomphe du Christ. Béatrice et Dante s'y placent dans les Gémeaux qui est leur signe, et contemplent les planètes et la Terre. (*"Paradis"*, XXII).

Au ciel des étoiles fixes, tous les bienheureux et le Christ apparaissant, celui-ci sous l'aspect d'un soleil aveuglant, Dante connaît une extase, qui est accrue encore par l'ineffable beauté de Béatrice. Ayant acquis en face des choses une indépendance de plus en plus grande, il peut regarder la terre à ses pieds, qui gît au-delà du cercle des sept planètes, et sourire de son aspect si mesquin. (*"Paradis"*, XXIII).

Béatrice fait aux bienheureux une prière en faveur de Dante qui, à sa demande, est examiné sur la foi par saint Pierre et reçoit sa chaleureuse approbation car, entré dans la sphère de la grâce, il atteint en quelque sorte à une connaissance inspirée, qui s'exprime avec force. (*"Paradis"*, XXIV).

Elle est confirmée quand saint Jacques l'interroge sur l'espérance et saint Jean sur la charité ; en effet, ces trois vertus théologiques ne peuvent devenir un objet de connaissance que lorsque l'âme est enfin sensible au souffle de Dieu. Dans les réponses avancées par Dante, c'est l'esprit même de Dieu qui se manifeste, et son âme, heureuse, s'en réjouit, frissonne comme avait frissonné, en pleine allégresse, l'âme du premier homme créé en état de grâce par la libre volonté divine. (*"Paradis"*, XXV).

Saint Jean examine Dante sur la charité et ses réponses lui valent les applaudissements des bienheureux. Adam apparaît, et le poète aperçoit alors, en un raccourci plein de puissance, toute l'histoire du premier homme, l'histoire de la création entière, dans les vicissitudes d'une humanité changeante, s'y résumant. Il comprend que la bonté divine non seulement nous a donné notre nature, mais l'a en outre organisée en vue d'un perfectionnement infini ; que la grâce se mêle divinement à l'atmosphère humaine que nous respirons, aux souvenirs de notre histoire et de celle de notre espèce ; qu'elle nous entoure de tous côtés et nous pousse, nous encourage à vivre cette vérité et cette charité, unis à Dieu à travers le Christ, le rédempteur ; que telle est la communion des saints. Ce dogme de l'union, de la solidarité de toutes les créatures en Dieu, est la conséquence nécessaire, l'illustration vivante, la mise en action psychologique, morale et spirituelle, d'un véritable panthéisme chrétien. Les âmes, tout en se situant chacune dans une sphère différente, un esprit unique agissant en chacune d'elles, se retrouvent toutes au paradis. En Dieu, elles se retrouvent en harmonie avec elles-mêmes et avec les autres, agissent les unes sur les autres, animées par le saint zèle du bien et la sainte haine du mal. Ainsi se réalise la communion des saints qui prient pour que la volonté de Dieu s'accomplisse et que son royaume s'installe sur terre comme au ciel. (*"Paradis"*, XXVI).

Dans le neuvième ciel, autour d'un point de feu immobile et éblouissant, qui est Dieu, tournent les neuf chœurs des anges. Béatrice, qui connaît toute cette hiérarchie, expose à Dante la correspondance de ses neuf cercles avec les neuf cieux de l'univers. Denys l'Aréopagite explique la hiérarchie et la destinée des anges. (*"Paradis"*, XXVIII).

Dante apprend que la création du monde et celle des anges ont été simultanées. Mais les anges se sont séparés entre anges rebelles et anges fidèles. Dans le nombre et la diversité des anges se reflète la grandeur de Dieu. (*"Paradis"*, XXIX).

Les chœurs angéliques disparaissent. Béatrice et Dante arrivent au dixième ciel, l'empyrée, la Cour céleste qui lui apparaît d'abord comme « *un fleuve éclatant de splendeur* », puis comme un lac de lumière entre des berges fleuries, d'où sortent de vives étincelles qui se posent dans les fleurs. « *De cette onde il convient que tu boives* » lui conseille Béatrice : il faut qu'il boive de cette lumière (la grâce) avec ses yeux, afin d'acquérir la vue surnaturelle qui le rendra capable de percevoir directement la vertu suprême qu'annonce l'apparence de cette onde. Quand il l'a fait, lui apparaît la rose mystique à l'aveuglante clarté, qui est un immense amphithéâtre ouvert sur l'empyrée. Au zénith, rayonne Dieu en sa gloire, et sur les gradins trônent les élus de l'ancien testament et du nouveau, qui sont les pétales de la fleur. (*"Paradis"*, XXX).

Parvenu au faite de son expérience paradisiaque et au sommet de l'univers créé, Dante prend alors conscience qu'il est un « *fils de la grâce* » parce que régénéré, non par ses propres mérites, mais par la grâce divine qui l'habite et le remplit d'amour. Désormais, Béatrice, la sainte qui l'a guidé à travers les cieux d'une perfection à l'autre, peut le quitter et remonter vers son siège de gloire, auprès des élus, dans la rose céleste. Saint Bernard vient la remplacer auprès de lui. Le poète invoque sa dame, mais le saint le reconforte et lui donne des conseils. La Vierge Marie lui apparaît dans sa gloire. Dante comprend qu'il est un réceptacle de l'amour de Dieu, une image vivante de la divinité. La foi lui avait fait connaître Dieu, mais en tant qu'inconnaissable. Pour goûter la joie de la vision divine, il ne lui reste plus qu'à plier les genoux et à prier. À cette prière s'associent tous les élus et saint Bernard qui, s'adresse à la Vierge médiatrice. (*"Paradis"*, XXXI).

Dans la rose, les élus se distribuent entre élus de l'ancien testament et élus du nouveau. Devant l'inégalité de la béatitude des innocents réapparaît le thème de la prédestination Dante constatant que se trouvent placées dans la rose « *des âmes défuntes / Avant d'avoir le vrai discernement* », c'est-à-

dire avant d'avoir atteint l'âge de raison car ce sont, en effet, des enfants (morts en odeur de sein tété !) : il se demande pourquoi, du moment qu'ils sont sauvés sans avoir de mérite propre, ils sont placés à diverses hauteurs, jouissant ainsi d'une béatitude inégale. C'est tout le mystère de la prédestination, dont il a tenu à professer plusieurs fois qu'il est inscrutable. Il sied que tout « innocent » reçu au paradis y ait un degré de gloire en rapport avec le degré de grâce qu'il reçut en pur don, lorsqu'il fut créé par Dieu. La Vierge Marie est glorifiée par l'ange Gabriel et est affirmée la nécessité de la prier pour obtenir la grâce de la vision suprême. ("Paradis", XXXII).

Par l'intercession de la Vierge, saint Bernard obtient pour Dante la grâce de la vision suprême. Tournant alors son regard vers l'éternelle clarté, il peut, dans le silence immense de tous les êtres et dans l'évanouissement de toute image, jouir enfin de la connaissance parfaite de la divinité. Son regard pénètre jusqu'à Dieu. Il distingue en lui non seulement l'union de toutes les idées, mais encore l'unité des trois personnes divines : « *Dans la profonde et lumineuse subsistance / De la haute clarté, trois cercles m'apparurent, De trois couleurs, mais d'une ampleur égale ; // Comme Iris l'est d'Iris, le second paraissait / Le reflet du premier, et le troisième, un feu / Également exhalé des deux autres* ». Il définit poétiquement leurs relations réciproques : « *Éternelle clarté, qui seule en toi résides, / Es seule à te comprendre, et qui te comprenant / Et comprise de toi, t'aimes et te souris !* » : « *qui seule en toi résides* » veut dire : qui trouves en toi seule ta raison d'être ; « *es seule à te comprendre* » désigne le père ; « *comprise de toi* » désigne le fils ; cette clarté, en tant qu'elle est « *se comprenant* » (c'est-à-dire en qualité de père), en tant qu'elle est « *comprise de soi* » (c'est-à-dire en qualité de fils), enfin, en tant qu'elle « *s'aime et se sourit* » (c'est-à-dire en qualité d'amour, qui est le Saint-Esprit), reconstitue donc l'unité de la trinité où le Père est la toute-puissance, le Fils la suprême sagesse, et le Saint-Esprit l'amour souverain. Dante entrevoit même, dans un éclair, la fusion de la nature divine et de la nature humaine dans la personne du Christ. Après avoir contemplé la lumière qui descend des hauteurs, il tourne son regard vers Béatrice, mais, comme elle a les yeux rivés sur Dieu, en admirant sa beauté, il se sent du même coup transfiguré. La grâce fait de lui un enfant adoptif de Dieu qui participe de la nature divine. Il connaît l'apaisement suprême. L'œuvre de Béatrice est achevée, parfaite : comme elle le voulait, Dante sent dès lors que « *déjà commandait aux rouages dociles / De mon désir, de mon vouloir, l'amour // Qui meut et le soleil et les autres étoiles* ». ("Paradis", XXXIII).

Au paradis s'est donc accomplie l'évolution de Dante. Grâce à Béatrice, sa raison fut éclairée par les vérités de la foi. Absorbé par elles et, la grâce sanctifiante exaltant sa nature dans ce qu'elle a de meilleur, le rendant digne de la béatitude, ayant déjà fait de lui, vivant encore sur terre, un citoyen du ciel participant à la vie éternelle qui commençait dans le temps, il put s'adresser aux âmes élues et les connaître en un contact spirituel direct, surtout atteindre à la connaissance de Dieu. Animé par la sagesse, plongé dans le courant universel de l'amour qui met en mouvement le soleil et les autres étoiles, il conquiert une volonté droite et instaure en lui-même sa ressemblance avec Dieu, sa fidélité à sa nature propre. Dans la mesure où il remplaça sa volonté personnelle par la volonté de Dieu, où il s'en remit docilement à lui, qui le guida, il conquiert sa propre personnalité, il devint une « personne » qui avait en elle-même son existence, agissant « pour elle-même », capable de dépasser par son intelligence le monde de la réalité sensible, d'acquiescer une indépendance absolue vis-à-vis de la création, un détachement complet vis-à-vis des choses, qui furent alors aimées pour elles-mêmes, comme Dieu les aime, et par cela même, dignes d'être aimées.

Cette connaissance expérimentale de Dieu est pour lui le fondement de son action concrète. Se possédant grâce à l'intelligence et à la volonté, il adhéra de plus en plus intimement à ce qui constitue la véritable vie de l'esprit. Par une ascèse continue de l'intelligence et du cœur, il réalisa progressivement en lui-même, dans toute la pure immanence de ses opérations, d'abord la sagesse morale ou science des actions humaines et de la liberté (avec Virgile) puis la sagesse humaine et divine des livres sacrés (avec Mathilde) ; enfin, par voie de conséquence, au sein de la révélation lumineuse, la sagesse chrétienne des saints (avec Béatrice) et la sagesse mystique (avec saint Bernard).

C'est ce perfectionnement intérieur qui est la raison d'être du voyage de Dante : tant et si bien qu'au terme de son voyage, sa vie spirituelle, qui s'est enrichie dans l'ordre surnaturel de la grâce, résume en elle-même toute la création, le ciel et la terre.

Dans *“La divine comédie”* sont exposées et déduites de hautes vérités du christianisme qu'on peut essayer d'organiser :

Dieu est « l'essence » (*“Paradis”*, II), terme de théologie qui désigne l'être parfait, l'être en soi, l'être absolu, l'être qui ne peut pas ne pas être, qui existe pour lui-même, étant, dans sa substance, sa propre bonté, sa vérité et sa beauté. Étant l'égalité première, parce qu'en lui tous les attributs sont nécessairement égaux, aucune comparaison ne peut donner l'idée d'une telle égalité, au point que, disent les théologiens, rien ne peut le définir que des négations.

Le concept de l'unité divine n'empêche pas qu'en Dieu résident trois hypostases. Elles avaient déjà été prévues par Platon (en l'une, le Verbe, est admise la préexistence au monde des idées platoniciennes : « *les substances, leurs accidents, leurs modes comme fondus ensemble* » [*“Paradis”*, XXIX et XXXIII] ; d'ailleurs, on ne saurait, sinon formuler, du moins définir et encore moins commenter les mystères essentiels de la religion, trinité, incarnation, rédemption, eucharistie, sans recourir au vocabulaire de Platon et d'Aristote, sans se référer aux principes de leur métaphysique ; la forme même sous laquelle l'imagination chrétienne se représente la vie spirituelle de l'être humain [la préexistence de l'âme au sein de Dieu, son immortalité, le devoir qu'elle a de se détacher des liens du corps, l'assistance qu'elle y reçoit des anges gardiens, les récompenses et les punitions qui, dans l'autre monde, lui sont mesurées à son mérite, le péché originel et le purgatoire lui-même] tout cela est indiscutablement nourri de philosophie platonicienne, quand il ne lui est pas immédiatement emprunté.). Les trois hypostases étaient bien définies en grec, mais la pauvreté du langage latin en fit trois « personnes », et presque trois individus (*“Paradis”*, XXXIII). Dieu le père, qui se voit et se connaît lui-même, a donc l'idée de soi-même. Cette idée est ce que les théologiens appellent son Verbe, ou son Fils, parce qu'il l'engendre par amour. Cet amour, que lui rend son fils, est le Saint-Esprit.

Dieu se voyant et se concevant lui-même comme l'être parfait, par qui et en qui existe tout autre être réel ou possible, il s'ensuit que, dans l'idée que Dieu a de lui-même, dans son Verbe, sont inclus les idées ou les archétypes de tous les êtres ; ou mieux, ce Verbe est lui-même l'archétype de tous les êtres, puisqu'il a, de la multiplicité indéfiniment variée des êtres, une idée unique et simultanée. C'est ainsi qu'on peut vraiment dire que tous les êtres reflètent l'idée « *que par amour engendre notre Sire* ».

Dieu, premier moteur de l'univers, s'exprime dans les harmonies de la création dont Dante fait exposer par saint Thomas toute l'économie (*“Paradis”*, XIII). Elle s'effectue non pas, comme dans la Bible, par le geste de la création ex nihilo, mais par l'acte mystérieux d'une projection hors de lui-même de « *l'amour, qui met en mouvement le soleil et les autres étoiles* », qui, tout entier présent dans son être, régit et gouverne le monde des esprits et le monde de la nature en y répandant une douceur infinie.

La création, tout « *en demeurant éternellement une* », se diversifie car Dante y distingue la forme et la matière qui se présentent de trois façons, ce qu'il appelle « *l'effet triforme* » (*“Paradis”*, XXIX) : forme pure, matière pure et matière unie à la forme. Partant, elles doivent donner naissance à trois sortes d'êtres, dont chacun est intégral et complet dans son genre. La forme pure est la substance angélique qui est toute spirituelle. La matière pure se trouve dans les objets inanimés et les animaux. La matière unie à la forme constitue les êtres humains.

La vive lumière de Dieu, qui est son Verbe, descend « *d'acte en acte* », de ciel en ciel, depuis, au sein de la lumière radieuse des étoiles, le mouvement des astres, jusqu'au « *aux dernières puissances* », c'est-à-dire les éléments matériels du monde terrestre. En descendant ainsi jusqu'aux forces obscures de la nature, cette lumière s'atténue au point de ne plus produire que de « *brèves contingences* », c'est-à-dire des êtres corruptibles et de brève durée, produits soit par semence, comme les animaux et les végétaux, soit sans semence, comme les minéraux.

Dans la nature, tout dépend de Dieu qui insuffle partout un principe de vie et de passion ; même les puissances aveugles de la matière, les monstres de l'enfer, les esprits du mal, sont les ministres inconscients de sa divine volonté. L'être créateur, auteur de la nature, participe activement à sa création, en est l'organisateur et le législateur suprême : c'est Dieu-Providence gouvernant le monde.

Tout ce que Dieu a créé constitue le bien, tandis que le mal, engendré par l'orgueil démesuré du premier ange rebelle, n'est que la privation du bien, le non-être, l'abîme, le néant.

Dante affirme l'instantanéité de la création et la simultanéité de toutes ses parties : l'être humain a été créé au même instant que l'ange.

Dieu ne peut être connu en lui-même, mais seulement par analogie, à travers une forme créée qui n'est pas lui. On ne peut donc avoir qu'une connaissance poétique de ce mystère qui, du plus profond des abîmes, anime toute la création et vibre dans toutes choses, est leur vie la plus secrète. Cette connaissance de Dieu par analogie est au centre de toute l'activité intellectuelle et spirituelle de Dante. Dans l'ordre naturel, par l'analogie ascendante qui, des effets, remonte vers leur cause première, il connaît Dieu comme justice (dans l'"*Enfer*"), comme miséricorde (dans le "*Purgatoire*"). Dans l'ordre surnaturel de la grâce et de la charité, par l'analogie descendante de la foi (dans le "*Paradis*"), il connaît Dieu selon son essence propre, en tant qu'objet d'un amour infini.

La vive lumière de Dieu s'irradie d'abord et se rassemble, comme en des miroirs, en neuf chœurs de substances, qui sont les neuf chœurs des anges. Ces intelligences remplissant le rôle de ministres de Dieu sont des « *moteurs bienheureux* » ("*Paradis*", II), sont vraiment les âmes des étoiles, transmettent aux cieux la lumière divine, sont préposées au gouvernement de chacun des orbes, assurent leur mouvement et leur rythme, y infusent leur caractère personnel, exercent leur influx astral sur les humains. Dante va jusqu'à les nommer ouvertement des « *déesses* » (II, XXVIII et XXIX) et on peut voir en eux une manifestation de la tendance du christianisme à un semi-polythéisme.

Les saints sont les êtres humains auxquels a été accordée la grâce, laquelle exalte la nature humaine, en la fondant avec celle de Dieu. En renonçant à leur individualité pour la remettre tout entière dans les mains de Dieu qui, seul, peut la rétablir dans son intégrité, ils réalisent le désir de l'âme de se connaître hors des limites charnelles, dans un éternel présent. Ils participent, chacun selon sa vocation particulière et sa mission personnelle, au patrimoine humain de la spiritualité commune et active, et de la liberté morale car, s'ils vivent et réalisent leur existence au paradis, « *lieu éternel* », royaume de l'esprit où recevoir signifie agir, c'est-à-dire s'enrichir intérieurement de l'être d'autrui, elles sont les citoyennes d'un « *empire juste et pieux* », elles participent de là-haut à la vie de l'Église militante, les bienfaits de leur contemplation se déversant ici-bas sous forme de protection et de bénédiction pour la communauté humaine. De cette façon, tout en vivant hors du temps, ils interviennent quand même sur le plan de la charité et de la vie temporelle. Leur langage est prière, prière à Dieu pour qu'il concède à toutes les personnes vivant sur la terre la grâce de participer à cette vie divine. Dans leur personnalité parfaite, Dante reconnaît, grâce à une affinité de nature, les vertus que Dieu y a semées. Ces élus sont d'un nombre égal à celui des anges déchus.

L'être humain dépend de Dieu, mais il est un centre de liberté, campé en face de lui et de l'univers tout entier. La graine de l'amour, graine de bonheur déposée par le divin semeur (voir "*Banquet*"), est si profondément enfouie dans la matière de son individualité charnelle qu'il ne peut la trouver qu'en allant au-delà de sa nuit (l'enfer), au-delà de notre planète, vers les antipodes où brille le soleil (le purgatoire). S'il refuse volontairement la perfection qu'il détient en lui-même par nature, il tombe dans le sombre gouffre du désespoir, de la douleur. Mais le bien doit être aimé pour lui-même, car il répond à l'ordre essentiel des choses créé par Dieu. En perfectionnant chez l'être humain les vertus cardinales (les quatre vertus qui se tiennent à la droite du char et qui rendent l'être humain capable d'accéder à la vie sociale ou civile, son but naturel), la charité s'empare de la vie intime et la façonne à l'image des vertus théologiques, en fonction du but surnaturel des âmes. De cette façon, l'être humain devient effectivement un concitoyen des saints et un enfant de Dieu.

Si l'être humain est plongé dans le flux éternel de l'amour incréé, il ne se livre à lui que dans la mesure où il se donne à lui. Il est alors élevé, selon son bon plaisir, vers les cieux de la grâce de Dieu et de sa lumière, dans l'intimité même de sa vie. À ce moment-là seulement le moi spirituel, le moi divin qui règne en lui, est capable, dans sa double pratique de la science et de l'art, d'engendrer un perfectionnement continu de sa personnalité. L'amour de la beauté chez l'humain est déjà l'amour qu'il a pour Dieu sans même le connaître, et Dieu, en le suscitant en lui, le guide d'une façon

providentielle. En subordonnant ses fins particulières et contingentes aux fins surnaturelles, il retrouve l'unité de son existence : harmonie et musique intérieure. S'arrachant à son individualité charnelle qui le rive aux choses, aux événements et aux circonstances éphémères, il s'intègre en tant que personne dans l'univers métaphysique. À travers cette tentative pour vivre hors du temps, s'affirme le désir de l'âme de se connaître hors des limites charnelles, dans un éternel présent. Cette connaissance ne peut se réaliser que dans le monde de la grâce, laquelle exalte la nature humaine, en la fondant avec celle de Dieu ; et ceci n'est possible qu'en renonçant à notre individualité pour la remettre tout entière dans les mains de Dieu qui, seul, peut la rétablir dans son intégrité. C'est l'expérience des saints qui participent, chacun selon sa vocation particulière et sa mission personnelle, au patrimoine humain de la spiritualité commune et active, et de la liberté morale. Solidement établie en Dieu, objet de son amour, l'âme travaille à son perfectionnement, agissant non plus pour elle-même mais pour Dieu. Dans l'action libre et hors de toute contingence matérielle, nous accédons à la connaissance expérimentale de notre moi divin. Ainsi commence, dans le temps, la vie éternelle.

Le but de toute activité sur terre comme au ciel est donc l'instauration du royaume de Dieu. Ciel et terre sont étroitement unis dans la vie des âmes, et forment une unité indissoluble, puisque chacune de ces existences, considérée dans ses rapports réciproques ou dans sa stricte individualité, est habitée par la soif perpétuelle du royaume divin. C'est enfin la voix de notre âme qui s'épanche en tous temps et en tous lieux, partout où notre pauvre humanité qui souffre et prie, devient la fidèle servante de la vie. Notre prière s'élève à un sentiment de l'universel qui l'anoblit et lui enlève toute trace d'égoïsme ; ainsi s'accomplit le destin naturel et surnaturel des êtres humains, selon la pensée du Créateur.

Pour que ces sentiments deviennent une habitude et s'élèvent à la hauteur de vertus morales, il faut qu'ils soient fécondés par la charité, laquelle ne peut naître que de la grâce. Sans quoi, ces sentiments demeureront, et c'est là l'enfer, de simples aspirations lyriques en conflit avec notre activité concrète. Dès lors, notre vie spirituelle coulera, sans harmonie et ne sera plus qu'une éternelle source de douleur. Les âmes qui sont en enfer, dans leur quête naturelle du bonheur, n'ont fait que se plonger un peu plus au sein des choses dont elles sont devenues les esclaves. Si, pour s'exprimer, ces âmes inquiètes et déchirées ne trouvent que des accents d'une éloquence, tantôt hâtive et fébrile, tantôt solennelle et hautaine, tranchante, selon le sentiment qui les domine, rien ne peut cependant obnubiler totalement en elles ce désir de lumière et de paix que Dieu a placé en chacun de nous et qui jaillit de notre moi le plus profond.

Les âmes sont réparties dans les trois royaumes de l'au-delà selon l'ordre d'une justice qui a pesé pour chacune d'elles ses mérites ou ses fautes particulières,

L'Église catholique est conçue comme une vivante personnalité spirituelle au sein de laquelle coule (venant de Dieu, et grâce à la Vierge, médiatrice et au Christ rédempteur qui est à sa tête) un fleuve surnaturel de lumière et d'amour qui suscite dans toutes les âmes les dons du Saint-Esprit et la soif de la charité. Ressuscité par l'eau et par l'esprit, Dante participe de ce corps mystique qui est l'image de la cité céleste. La sagesse chrétienne lui permet d'accéder à la connaissance de Dieu dans sa vie intime.

“*La divine comédie*” montre donc la complexité de doctrine, la richesse de points de vue, la diversité de sources et de tendances, de la religion chrétienne. Par saint Augustin, saint Jean Chrysostome, saint Ambroise et saint Thomas, elle apparaît aussi certainement fondée sur les doctrines de la philosophie grecque que sur la révélation évangélique. Aussi Dante n'a-t-il fait montre d'aucune originalité dans ses exposés théologiques : au contraire, autant par foi que par sagesse et par intuition de poète, il s'est rigoureusement maintenu dans la ligne de l'orthodoxie. Rien, donc, de moins imprévu que sa dogmatique qui est conforme aux dogmes que le christianisme enseigne et qu'il n'a fait qu'illustrer. Ce grand poème chrétien qu'est “*La divine comédie*” associe la civilisation antique à la nouvelle, et lie, par là, le passé au présent pour les fondre en avenir.

## Destinée de l'œuvre

À Florence, « *je reviendrai poète* » espérait Dante et « *je prendrai la couronne* » (“*Paradis*”, XXV). Il n’a pas pu y revenir, mais il a mérité la couronne de laurier du poète, telle que, plus tard, la prit à Rome Pétrarque.

La grandeur de son poème fut aussitôt comprise et reconnue par ses contemporains, la première actualisation critique s’étant faite dans le climat platonicien de la Florence du Quattrocento. Son fils, Piero di Dante, fut son premier commentateur. Quelques années après sa mort, on étudiait déjà “*La divine comédie*” dans nombre d’universités. Suivirent, au long du XIVe siècle, toute une série de commentaires, dont celui de Boccace. Les premières éditions imprimées remontent à 1472.

Avec l’humanisme d’abord et le pétrarquisme de la Renaissance ensuite, l’enthousiasme s’affaiblit. Le XVIe siècle fut une période d’incompréhension et de désintérêt méprisant : très peu d’éditions, de rares études, de fréquents et violents éreintements. De même, la critique classique du XVIIIe siècle nourrit peu de sympathie pour Dante.

Mais le culte de “*La divine comédie*” resurgit dans toute l’Europe romantique, relayé par une exceptionnelle floraison critique à partir de Vico. En Italie, chaque écolier l’étudie pendant trois ans. Cependant, on ne l’a guère appréciée que pour l’horreur pittoresque, le baroque médiéval de l’“*Enfer*”, le cantique le plus populaire où Michelet et Victor Hugo ont nourri leur imagerie. Cela leur a masqué l’intention essentielle du poète. En 1855-1856, Liszt composa sa “*Dante symphonie*” dont la création, en 1857, fut un fiasco. En 1911, sortit “*Inferno*” de Giuseppe de Liguoro, premier long-métrage tiré de “*La divine comédie*”, qui fit recette jusqu’aux États-Unis. En 1989, Peter Greenaway et Raoul Ruiz réalisèrent une adaptation de “*L’enfer*”, “*A TV Dante*”, série très expérimentale qui l’est trop : même Arte n’ose la programmer. Le succès serait-il réservé aux interprétations les plus libres ? les exemples de Nagai et Kurumada, célèbres mangakas, le prouveraient. Le respect de la lettre a pourtant réussi à Vittorio Gassman dont les lectures publiques, renouant avec ce qui fit la renommée du poète, furent un triomphe, comme celles de Roberto Benigni, dont on attend un « biopic » de Dante. En 2008, la première, à Milan, de “*La divine comédie*”, un opéra composé par Mgr Marco Frisina, fut un grand succès. La même année, Romeo Castellucci présenta au festival d’Avignon une très libre adaptation, s’étant dit, après avoir lu et relu l’œuvre de Dante qui, comme pour tout Italien, le hante, que « *l’artiste en est le véritable héros puisqu’il est le seul à devoir porter le poids de sa création* ».

Surtout, au XXe siècle se sont succédé éditions, commentaires et études, car l’effort du lecteur doit être secondé par d’indispensables notes. En France seulement, trente-sept traductions totales ou partielles de “*La divine comédie*” ont été éditées ou rééditées depuis 1921. En 1965, le septième centenaire de la naissance de Dante a donné la mesure de la diffusion de son œuvre dans le monde. La question s’est une fois de plus posée de son actualité véritable, de ce qu’elle signifie pour les lecteurs de notre temps, de ce qu’elle leur propose et leur promet. L’affaiblissement du christianisme et le triomphe d’un esthétisme facile dans le domaine de la poésie poussent les critiques vers une interprétation unilatérale ou par trop équivoque. Depuis six siècles et plus que “*La divine comédie*” est lue, commentée, explorée, exploitée comme une mine inépuisable de controverses, la somme des études qui forment la « dantologie » est proprement colossale. On ne saurait faire le compte de toutes les interprétations, thèses, discussions et disputes auxquelles Dante a donné lieu. De nos jours, abstraction faite des travaux de pure érudition et, bien entendu, des hypothèses de caractère ésotérique, deux lignes principales d’interprétation se dessinent : celle qui, le considérant avant tout comme un poète catholique, tend à expliquer son œuvre par la cohérence absolue de sa foi, et celle qui, faisant leur part à des influences culturelles et à des mouvements passionnels relativement indépendants de la vision catholique du monde et de la vie, préfère entendre cette œuvre comme le témoignage d’un siècle sollicité par des appels hétérogènes, parfois hétérodoxes, et la création d’une conscience qui ne fut pas insensible à tous ces appels. On trouve de part et d’autre des arguments « historicistes » et des raisons d’ordre idéologique ou poétique.

*André Durand*

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)